



SOMMAIRE

- 1 **Éditorial** / Jean-Marie Esch
- 2-3 **Hommage à Bernard Veit** / Marie-Claire Vitoux et Marie-Claire Allorent
- 4-5 **Hommage à Janine Oloff** / Josiane, Martine et Perrine Oloff
- 6-16 **Les rendez-vous de l'AMAM/ Cafés d'histoire**
- 17 **Assemblée générale des Orphelins de pères Malgrénous** / Jean-Marie Esch
- 18-19 **Remise du « Livre des 9 000 Déportés français de Dora »** / Marie José Masconi
- 20-21 **Les pages du Mémorial/** Delphine Pellenard et Arnaud Paclet
- 22-34 **DOSSIER : La cigogne n'a qu'une tête** / Igor Futterer
- 35 **Notre rubrique cinéma** / Denis Jung
- 36-40 **Massacres oubliés, mémoires retrouvées : la face cachée du Blitzkrieg** / Bruno Vouters et Pascal Percq
- 41-45 **Ordre d'arrêt sur la Doller** / Daniel Froville
- 46-47 **Topographie de la terreur** / Jean-Michel Roth
- 48 **Les morceaux choisis** / Jean-Claude Ville
-
- I à IV **FICHES PÉDAGOGIQUES Enseigner l'histoire** / Jean-Marie Esch

Hommage aux enseignants

Élève à l'école primaire de Cronenbourg, j'attendais avec impatience le cours d'Histoire hebdomadaire. Notre instituteur nous demandait de commenter les images de notre manuel. Je me souviens plus particulièrement d'une vignette montrant Bernard Palissy brûlant le plancher de sa maison pour entretenir son four afin de découvrir le secret de la composition des émaux. Notre maître nous raconta ensuite que refusant d'abjurer sa foi protestante, il fut emprisonné à la Bastille et y mourut. Lors de la récréation qui suivit cette leçon, les élèves protestants provoquèrent leurs camarades catholiques et mimèrent un simulacre de guerre de religions.

Quand nous avons été sages et attentifs toute la semaine, le samedi après-midi notre instituteur nous lisait des extraits de *l'Illiade et l'Odyssée* d'Homère. Les exploits d'Achille et les ruses d'Ulysse nous enthousiasmaient.

Au ciné-club du lycée animé par notre professeur d'Histoire, je découvris que l'on pouvait, grâce à un film, ressusciter une époque. La célèbre scène de l'escalier d'Odessa dans *Potemkine* d'Eisenstein ou la procession des moines pénitents lors de la grande peste dans *Le Septième Sceau* de Bergman me marquèrent profondément.

Étudiant à l'université de Strasbourg, je lus avec grand plaisir *L'aventure grecque* de Pierre Lévêque, *Le monde méditerranéen* de Fernand Braudel, *La société féodale* de Marc Bloch. Je suivais également les cours très vivants de nos professeurs.

Enseignant au collège Saint-Étienne de Strasbourg, je participais avec joie aux journées de formation lors desquelles des enseignants chevronnés comme Marcel Spisser nous présentaient des initiatives pédagogiques innovantes. Ainsi, pour parler de l'Égypte ancienne, on nous suggérait de partir d'un coup de pioche permettant de découvrir la tombe de Toutankhamon.

De nombreux articles de presse récents titrent « Les enseignants d'Histoire en première ligne ». En effet, l'assassinat de notre collègue Samuel Paty nous a traumatisés. Dans son éditorial de Charlie Hebdo du 13 mars 2024, Riss cite Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts du Front populaire : « Les écoles doivent rester l'asile inviolable où les querelles des hommes ne pénètrent pas. ». Il conclut son article ainsi : « L'enseignement de l'Histoire est devenu un enjeu stratégique et c'est pour cela que les profs sont devenus des cibles. Leurs connaissances font peur à certains. Et pour empêcher de les transmettre aux élèves, il suffit de les terroriser ou de les tuer. Une nouvelle guerre scolaire qui ne dit pas son nom. »

Cette guerre, la plupart de nos collègues la mènent chaque jour. Ils ne cèdent pas au découragement, multiplient les initiatives pédagogiques telles que les visites de lieux de mémoire comme notre Mémorial. Comme le disait Albert Camus à propos de Sisyphe : « On peut les imaginer heureux ». ■

Jean-Marie Esch,
Président de l'AMAM

Hommage à Bernard Veit



Bernard Veit © DR

Bernard Veit (1931-2023)

Bernard Veit est décédé le 2 novembre, jour de la Toussaint : je ne peux m'empêcher d'être émue par cette coïncidence, la foi catholique de Bernard était si intense.

J'ai rencontré Bernard en 2004 à l'occasion du colloque organisé par Alfred Wahl et François Marcot sur le thème des résistances des Alsaciens-Mosellans durant la Seconde guerre mondiale¹. Il était présent comme auditeur, mais ses interventions furent celles d'un passeur de mémoire, tout à la fois chargées d'émotion et appuyées sur l'Histoire. Le repas du soir dans un restaurant strasbourgeois nous rapprocha puisqu'arrivés tous deux les derniers, nous nous retrouvâmes en bout de table, quelque peu coupés des conversations allant bon train entre les autres intervenants.

Si je ne me souviens plus de la totalité de nos propos, je sais ce qui nous rapprocha immédiatement au-delà de notre différence d'âge : il était fils d'un résistant « martyrisé », j'étais petite-fille d'un résistant mort dans Bergen-Belsen libéré et nommé *Juste parmi les nations*. Cette marque au fer rouge était directe pour lui, indirecte pour moi, transmise qu'elle fut par ma

mère, mais c'était la même.

Je me souviens que Bernard exprima ce soir-là l'inquiétude qui le taraudait : à quoi servait son témoignage, la jeunesse avait-elle la capacité ou même l'envie de l'écouter ? Je lui répondis qu'enseignante, j'avais cessé de me poser cette question de « l'utilité » de mon enseignement : s'il importait pour soi-même de porter analyse et témoignage, nous n'étions pas responsables de qui s'en emparerait. Je me souviens aussi de la formule qu'il employa pour désigner les femmes et les hommes qui entrèrent en 1940 dans ce qu'il appelle « l'insurrection de l'esprit » : « ils eurent de la tenue... ». Ne pas s'avachir dans la prudence, dans la pusillanimité, dans la lâcheté, fut la ligne de vie que le jeune adolescent, orphelin de père, dessina pour lui-même à partir de 1945.

Je crois que rendre hommage à Bernard n'est pas possible si on ne parle de lui d'abord comme le fils d'Henri Veit : Bernard adhéra toute sa vie aux valeurs qui furent celles de son père².

Officier de réserve dans l'armée française, Henri Veit est enrôlé dans la « drôle de guerre ». Il abhorre

1. Wahl Alfred (dir.), *Les résistances des Alsaciens-Mosellans durant la Seconde guerre mondiale (1939-1945)*, actes du colloque organisé par la Fondation Entente Franco-allemande à Strasbourg les 19 et 20 novembre 2004. Centre Régional Universitaire Lorrain d'Histoire, site de Metz, Metz, 336 p., 2006. 2. Les informations et les citations sont tirées d'un document dactylographié, rédigé en 1994 par Bernard Veit à la demande de ses enfants et petits-enfants. Je remercie son épouse Odile de me l'avoir transmis.

la III^{ème} République qui, à ses yeux de monarchiste de l'Action française, est responsable de la défaite. Désapprouvant cependant le positionnement collaborationniste de Pétain et de Maurras, il entre en résistance. Bernard écrit de lui : « il est un catholique français pour qui la foi et la pratique religieuse vont de pair avec le culte de la patrie ». Avec Paul Dungler de Thann, Paul Winter de Mulhouse, Marcel Kibler et Jacques Leonhart de Saint-Amarin, Gaston Laurent et Paul Kammerlen de Belfort, Henri Veit crée la 7^{ème} colonne d'Alsace, la première (et seule durable) organisation de résistance intérieure d'Alsace, qui prend rapidement le nom de Réseau Martial. Il est alors directeur-adjoint de Danzas, une société de transport basée à Belfort : il devient ainsi « la plaque tournante » du réseau Martial pour la zone belfortaine. Il coordonne un réseau de renseignement qui relie Londres à l'Alsace via Lyon avec des ramifications qui se prolongent jusqu'en Allemagne



Bernard Veit © DR

du Sud. Il est directement impliqué dans l'évasion du général Giraud en avril 1942. Bernard se souvient de l'atmosphère menaçante de 1943 : tous sentent que l'étau se resserre. En septembre 1944, Henri Veit est arrêté, torturé (il n'a pas parlé, c'était essentiel pour Bernard) et exécuté sans que l'on sache avec certitude ni où ni quand. Bernard écrit : « On peut imaginer ce que furent ses trois derniers jours. Désormais, son destin s'accomplit, il accède à l'indicible de Gethsemani... Il choisira de mourir pour la cause du premier jour ». Bernard avait alors 14 ans.

Bernard a accompli sa vie d'homme dans le droit fil de l'engagement « à la vie-à la mort » de son père contre la barbarie et l'inhumanité. Que le père et le fils en soient remerciés. ■

Marie-Claire Vitoux,
Maître de conférence à l'UHA

Aîné d'une fratrie de quatre frères et sœur, Bernard a 13 ans lors de l'exécution sommaire, en septembre 1944, de son père Henri, délégué à Belfort du réseau d'évasions et de renseignements Martial et capitaine FFI. Cette perte brutale entraîne pour lui des choix fondamentaux auxquels il restera fidèle jusqu'à sa mort, le 2 novembre 2023.

Choix de la fidélité inconditionnelle envers sa famille : amour pour sa mère admirée, pour ses frères et sœur protégés autant que possible, puis plus tard amour pour Odile, pour leurs quatre enfants et leurs nombreux petits-enfants et arrière-petits-enfants. 70 ans de mariage tout en vérité et confiance.

Choix de l'attachement profond aux valeurs chrétiennes, patriotiques, à l'origine de l'engagement de son père, volonté de les faire siennes à partir de lectures philosophiques, littéraires, historiques, et d'échanges multiples avec témoins et amis.

Choix encore de la transmission de l'histoire régionale et nationale : selon Marcel Spisser, Bernard fut l'un des pères fondateurs de l'AMAM, longtemps membre du Comité directeur et « client » assidu des Cafés d'histoire. Bernard a évoqué les parcours de son père et d'autres responsables du réseau Martial pour les lecteurs de La Croix en 2014 et, à plusieurs reprises, pour ceux du Courrier du Mémorial. En 2020, dans le cadre de la préparation au Concours de la Résistance et de la Déportation, il a témoigné devant plusieurs classes de collège et de lycée.

Les textes qu'il a choisis pour la cérémonie de ses obsèques expriment à la fois la sérénité de ses dernières semaines, la profondeur de sa réflexion et son message fondamental d'amour et d'espérance. ■

Marie-Claire Allorent,
AFMD 67

Hommage à Janine Olff



Janine Olff © DR

Maman était quelqu'un d'exceptionnel. Appréciee et aimée de tous ceux qui l'ont connue ou simplement approchée. On ne disparaît pas vraiment quand c'est comme ça.

Et pourtant ce ne sont pas les événements tragiques et douloureux ou joyeux qui ont manqué dans sa vie. Elle est née le 16 mai 1920 dans une famille juive et a passé ses huit premières années à Quatzenheim. Elle a fait ses études secondaires au lycée des Pontonniers. Elle fut mariée une première fois à 19 ans.

En septembre 1939, à la déclaration de la guerre, lorsque Strasbourg fut évacuée elle s'est réfugiée avec ses parents et son jeune frère de 13 ans dans la petite commune de Fraize dans les Vosges. Le 13 juin 1940, ils ont quitté Fraize devant l'invasion de l'armée nazie. Après beaucoup de péripéties : bombardements, mitraillages au milieu de longues files de fuyards, ils échouèrent à Lapalisse dans l'Allier où son mari, démobilisé, les rejoint en août 1940.

Ils y vécurent jusqu'en avril 1943, date à laquelle il fut pris comme otage avec cinq autres Lapalissois, puis déporté à Auschwitz d'où il ne revint pas.

Cherchant un refuge moins exposé aux rafles et aux arrestations, la famille aboutit à Dunières, un joli village montagnard de Haute-Loire.

Hélas, un jour, un employé du rail alerta Janine : « Ne rentrez surtout pas à la maison, la Milice et la Gestapo ont débarqué chez vous, ils ont tout dévalisé, tout emporté, votre frère qui a réussi à sauter par la fenêtre vous attend dans la forêt, vos parents sont sains et saufs. »

La rencontre avec Raymond, son futur mari, notre papa, lui permit de faire admettre ses parents dans une maison de retraite et son frère dans une ferme à la campagne, et d'obtenir de fausses cartes d'identité pour tous. Raymond faisait partie de la Résistance et dirigeait le maquis dans lequel elle s'engagea aussi, alternant travail dans une bibliothèque de prêt dirigée par une résistante, et gouvernance d'enfants dans une maison au milieu de la forêt.

Le six juin 1944, jour du débarquement des armées alliées sur les côtes françaises, commença alors pour Janine une vie de « maquisarde », membre de la Compagnie 7106 des « Francs Tireurs et Partisans » dirigée par Raymond, alias Alain, sous le matricule 76 365.

Avec lui, elle participa à la création d'un hôpital de 30 lits dans le maquis, qui eut pour mission de soigner les jeunes blessés de la Résistance ainsi que la population environnante. Elle y travailla en tant qu'infirmière de juin à septembre 1944, cantonnée successivement dans différentes communes de l'Ardèche.

Il y régnait une incroyable solidarité, le maquis formait un îlot, entouré de toutes parts par l'armée ennemie qui le harcelait, sans pour autant pouvoir exercer une attaque d'envergure contre celui-ci.

Fin novembre 1944, elle rejoignit Lyon pour s'occuper, dans le cadre d'une organisation juive, l'O.S.E. (Œuvre de Secours aux Enfants), des vieilles personnes qui avaient été cachées dans des retraites de la montagne environnante.

Après la libération définitive de l'Alsace, elle revint à Strasbourg. Une autre vie commença pour Janine. En 1947, nos futurs parents se marièrent. Ils eurent trois filles qui leur ont donné six petits-enfants et sept arrière-petits-enfants.

Maman disait jusque récemment qu'elle ne connaissait pas l'ennui ! Et c'est vrai, entre l'entretien de la maison, la cuisine dont elle s'occupait, les mots croisés, la lec-

ture de plusieurs livres par semaine, sans oublier notre papa, il y avait de quoi faire.

Pour nous trois, maman c'était la joie de vivre même. Il fallait voir comment, pendant notre jeunesse à la maison, on roulait les tapis du salon pour danser toutes les quatre !

Maman, c'était une rebelle dès l'enfance... Et c'était aussi le courage : cheffe de famille à 19 ans, pendant la guerre, c'est elle qui s'est débrouillée, occupée de ses parents et de son petit frère Claude. Par la suite, elle a fait face quand nous avons déménagé en 1950 dans un Francfort en ruines et que - angoisse ! - tous les Allemands rencontrés pouvaient être d'anciens nazis...

Maman c'était la force de se battre pour la vie, de surmonter les difficultés, et nous espérons avoir hérité un peu de son caractère combatif. Mais maman c'était aussi la beauté, l'élégance naturelle... Comme lui a dit un jour un ami : « Même en haillons, vous auriez l'air d'une princesse... »

Avec papa, plus de 76 ans de vie commune, c'est quelque chose ! Tous deux, ils nous ont entourées, aimées, soutenues et accordé une confiance sans limite malgré les hauts et les bas de l'existence.

Maman, tu as été et tu resteras toujours dans notre mémoire le pilier de notre famille, le socle de granit sur lequel tes enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants pourront s'appuyer dans la vie en évoquant ton nom, synonyme de courage et de joie. ■

Josiane, Martine et Perrine,
ses filles, 26 novembre 2023

Commandez les Actes de la Rencontre des mémoires 2021 : « Souvenirs de la guerre 1870-71 · Rencontre des mémoires 2021 »

Commandez le livre - 25€ (port compris) en nous retournant le bulletin ci-dessous complété - règlement par chèque à l'ordre de L'AMAM à : Philippe Schuhler / 4, rue des Tonneliers / 67650 Dambach-la-ville / Pour plus d'informations : phil.schuhler67@gmail.com

Tous les membres de l'AMAM en recevront un exemplaire gratuit.



NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP..... VILLE.....

TÉL.....

EMAIL.....

commande le livre « Souvenirs de la guerre 1870-71 · Rencontre des mémoires 2021 »

..... exemplaires x 27 € (frais de port compris) = €

à le

Signature

Les rendez-vous de l'AMAM

Les cinq derniers Cafés d'histoire :

Lundi 20 novembre 2023

Odile Kammerer, Bernard Jacqué et
Marie-Claire Vitoux

« **Nouvelle histoire de Mulhouse** »

Mardi 5 décembre 2023

Falestin Naili

« **La Palestine entre patrimoine et provi-
dence [...]** »

Mardi 16 janvier 2024

Pierre Bouthier

« **Le courage des policiers résistants** »

Jeudi 8 février 2024

Guillaume Maisse

« **Pexonne 27 août 1944, La rafle
oubliée.** »

Jeudi 14 mars 2024

Stéphanie Bodin

« **Joséphine Baker** »

Une nouvelle histoire de Mulhouse

par **Odile Kammerer,
Bernard Jacqué et
Marie-Claire Vitoux**

*Nouvelle histoire
de Mulhouse*

Odile Kammerer
Bernard Jacqué
Marie-Claire Vitoux

2011 : Le contexte est malsain :

« Nos ancêtres les Allemands remplacent nos ancêtres les Gaulois » dans l'esprit du grand public célébrant le centenaire de la Constitution de 1911 sous le Reichsland.

Nos trois historiens décident de réagir. Ils s'appuient sur des archives datant surtout du XVI^e siècle, car en 1551 l'Hôtel de ville où se trouvaient les actes officiels et les procès verbaux a été incendié. Beaucoup de sources sont des écrits d'érudits du XIX^e siècle où tout est vu depuis la Réforme sous un regard protestant jusqu'à 1870 où se développe une démarche scientifique. Une relecture de ces archives, un regard sur les années 1970-2010, un rôle majeur donné aux fouilles archéologiques, à la cartographie et aux illustrations sont les piliers de cette nouvelle histoire de Mulhouse après celle de Georges Livet et de Raymond Oberlé de 1977: *L'Histoire de Mulhouse des origines à nos jours*.

DEUX FILS ROUGES CONSTITUENT LA TRAME DE CET OUVRAGE : LA GOUVERNANCE (l'Histoire globale: sociale, économique, religieuse, politique) ET LES FLUX (la gestion contrainte des eaux maîtrisées grâce à la construction de fossés et de moulins sur l'Ill et la Doller qui renforcent la gouvernance.

Au XVI^e siècle on assiste à la mise en place progressive de la réforme protestante:

1517: Diffusion rapide parmi les humanistes du Rhin supérieur des 95 thèses de Martin Luther.

1523 : Ordonnances sur la prédication de l'Évangile, les mœurs.

1525: Début de la sécularisation des couvents mulhousiens.

1529: Mulhouse passe à la Réforme.

Au XVII^e et au XVIII^e siècles : la ville est liée à Bâle, puis à la Confédération suisse qui resta neutre lors de la guerre de Trente Ans et des guerres de Louis XIV. De nombreux réfugiés s'installent à Mulhouse, vendent des biens, les capitaux s'accumulent c'est pourquoi le Stadtschreiber parle de « prospérité mer-



Bernard Jacqué, Odile Kammerer et Marie-Claire Vitoux © DR

veilleuse ». En 1746 la bourgeoisie réformée crée les premières indiennes (tissu imprimé). Mulhouse devient une ville-monde de l'industrie textile, important son coton d'Inde, d'Égypte et exportant ses produits dans le monde entier.

En 1798 l'élite bourgeoise protestante, franc-maçonne et acquise aux idées des Lumières vote en faveur de la réunion à la France.

La révolution industrielle du XIX^e siècle repose sur la « sainte trinité » : le textile, l'industrie mécanique (SACM), la chimie. La pâte humaine (6000 habitants en 1795, 65 000 en 1870) se transforme. Badois, Italiens, Espagnols, Portugais font de Mulhouse une ville d'immigration. Ils constituent un monde ouvrier misérable face aux riches capitaines d'industrie. Une ségrégation spatio-temporelle naît : Cité ouvrière et villas du Reberg.

Entre 1870 et 1918, sous le Reichsland, les maires gestionnaires sont tous jusqu'en 1887 issus des mêmes familles industrielles protestantes. Les infrastructures sont plus nombreuses et la ville est plus saine.

Entre 1919 et 1939 triomphe le « socialisme municipal » incarné par le maire Auguste Wicky élu en 1925, et qui illustre aussi le rôle grandissant des catholiques comme force politique. Des logements populaires et de nouveaux quartiers ouvriers sont créés.

À partir de 1945 la gouvernance se nationalise. Sous la IV^e république c'est l'État stratège qui par le Plan assure la reconstruction alors qu'en 1853 c'était l'industriel Dolfuss qui avait fondé la première société immobilière de France. Le maire Émile Muller lance la première ZUP (Zone à Urbaniser en Priorité) de France : les Côteaux où l'on trouve des F5 et de la mixité sociale. C'est lui aussi qui invite Peugeot à s'installer près de Mulhouse.

Le centre-ville étant petit et limité, l'idée est d'étendre la ville par la Filature, la Kunsthalle, la Bibliothèque universitaire.

À partir des années 80 le déclin industriel entraîne un chômage massif : DMC (Dollfus-Mieg et Compagnie) comptait 3300 employés en 1848, aujourd'hui ils sont 330.

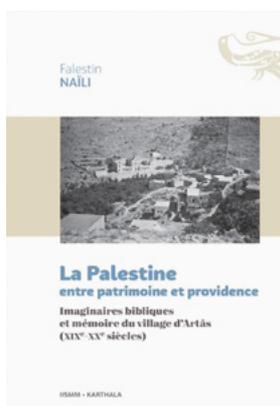
Malgré ses nombreux musées Mulhouse n'est pas comme Strasbourg ou Colmar une grande ville touristique, tout comme Roubaix.

Mulhouse ville pauvre, mais inventive et solidaire, s'inventera t'elle un nouveau destin ? ■

Jean-Marie Esch

LES CAFÉS
D'HISTOIRE

La Palestine entre patrimoine et providence Imaginaires bibliques et mémoire du village d'Artâs (XIX^e- XX^e siècles) par Falestin Naili



Petit village au cœur d'une vallée fertile près de Bethléem, Artâs est l'observatoire par excellence des premiers temps de la présence européenne et américaine en Palestine ottomane et de la mémoire qui en perdure jusqu'à aujourd'hui. Ayant attiré l'attention des pèlerins, des explorateurs et des chercheurs bibliques dès le XVI^e siècle en raison de son lien supposé avec l'héritage du roi Salomon, Artâs devient au milieu du XIX^e siècle le lieu d'implantation privilégié des colons se réclamant de la mouvance millénariste protestante. Le réseau millénariste multinational à Artâs ne constitue pas un bloc monolithique, mais ses différents courants se rejoignent sur l'idée que les Juifs doivent s'installer en Terre sainte pour préparer le « second avènement » du Christ.

Au début du XX^e siècle, la présence de ces colons a favorisé celle de chercheurs dont l'activité a eu par la suite une forte résonance, notamment parmi les habi-

tants du village. L'appropriation dont fait l'objet le travail de ces chercheurs, et particulièrement celui de l'anthropologue finlandaise Hilma Granqvist, prend tout son sens dans le contexte de l'occupation israélienne. Loin des lectures binaires des relations entre « Orient » et « Occident », Falestin Naili analyse les rapports de force à l'œuvre à la fin de l'époque ottomane et pendant le mandat britannique à partir d'un corpus inédit et varié d'archives. Son croisement avec l'histoire orale dévoile la manière dont cette période est rappelée, interprétée ou vouée à l'oubli par les villageois et les Européens ayant vécu à Artâs. Ces récits mettent en lumière la signification attribuée à l'histoire, à la fois dans la mémoire populaire et dans l'historiographie de la Palestine. Entre métahistoire et microstoria, le cas d'Artâs ouvre une nouvelle perspective sur la période charnière de l'histoire du Proche-Orient. ■

Falestin Naili,
historienne spécialiste du Proche-Orient ottoman et mandataire, et chercheuse associée à l'Institut français du Proche-Orient (IFPO).



Pierre Bouthier animant le Café d'histoire ; au fond dans l'angle Luc Rudolph, historien des policiers résistants © DR

Mon grand-père maternel était policier à Bordeaux, en France occupée.

Que l'on parle des policiers sous la France occupée ou en Alsace annexée, on a tout de suite en tête l'équation Policier = Collabo. Bien sûr on savait depuis longtemps que des policiers avaient prévenu des gens, mais enfin on avait l'impression que c'était marginal, ça ne faisait qu'atténuer la culpabilité de groupe des policiers, coupables, forcément coupables, ça allait de soi, à l'extrême rigueur avec circonstances atténuantes. Bien sûr beaucoup d'entre eux furent effectivement des collaborateurs, mais la résistance d'une grande partie des policiers est hélas gommée de l'Histoire.

Cette image des policiers collabos persiste depuis la fin de la guerre. Correspond-elle à une vérité historique ?

Luc Rudolph répond clairement que non. Au cours d'une enquête de longue haleine, quinze années de plongée dans des milliers de pièces d'archives, Rudolph, historien strasbourgeois, ancien policier, a identifié plus de 6000 policiers résistants homologués dont il retrace les actions. Ces chiffres montrent qu'à proportion de leur effectif total, les policiers ont résisté plus que le reste de la société.

Un exemple pris en Alsace annexée braque le projecteur sur cet angle mort de l'histoire.

Le commissaire strasbourgeois Jules Joseph Eichler a renseigné la résistance alsacienne dès 1941. On imagine les conséquences s'il avait été pris. A la Libération, il se trouve à la tête des policiers de Strasbourg, et jouit de la confiance de tous les organismes de Résistance. Sa situation illustre le double-jeu mortel de beaucoup de policiers. Bien entendu, rien ne devait transparaître aux yeux des autorités national-socialistes, sous peine des conséquences que l'on connaît.

À la Libération une commission d'épuration nationale épulche les faits et gestes de chaque policier pendant ces années noires. Eichler bien sûr a porté l'uniforme allemand puisque l'Alsace était annexée. C'est une subtilité que ne peut comprendre la commission d'épuration nationale, qui décide d'en faire un exemple. Eichler est mis à la retraite d'office, avec effet rétroactif en 1940. L'indignation de ses camarades résistants n'y fera rien. La date d'effet sera seulement ramenée à 1945 au lieu de 1940.

Eichler est l'emblème de centaines de cas. Les policiers ont payé un lourd tribut à la répression, d'abord du fait



Debout au premier plan à gauche, Geneviève de Gaulle et Francine Bonnet en sanatorium après la libération des camps (Francine Bonnet, résistante infiltrée à l'intendance de police) © DR

de leur résistance, puis à la fin de la guerre, malgré leur résistance.

Pourquoi cet ostracisme ? Un début d'explication, qui fera débat car il questionne une légende devenue un dogme. Les commissions nationales d'épuration sont alors dominées par un parti communiste au faîte de sa puissance. Par cette surenchère, veut-il faire oublier les vingt-deux mois où sa ligne, dictée par le Pacte Germano-soviétique, lui interdisait de rejoindre la résistance ? Une police collabo par essence, n'est-elle pas un commode bouc émissaire ? Et une épuration qui lave plus blanc que blanc, ne confère-t-elle pas une belle posture morale ?

Mais contrairement à cette légende bâtie à la fin de la guerre, les policiers ont résisté plus que le reste de la société, pour deux raisons qui tiennent à leur métier. La première, nous étions en guerre civile, ils étaient en première ligne, forcés de choisir leur camp : chaque fois que la police allemande demandait une enquête sur un résistant ou un Juif, ils étaient confrontés à un choix inévitable : les aider à l'arrêter, ou le protéger en sabotant l'enquête. Pas de milieu.

Ensuite les Allemands en France, comme le dit Lucie Aubrac, « ont été des cambrioleurs et des pillards. » Le travail du policier c'est d'arrêter les cambrioleurs et les pillards, or il était censé prêter allégeance à ces pillards. C'est pour cela que certains soirs, en rentrant de son travail, mon grand-père repoussait son assiette, se prenait la tête dans les mains, et pleurait : « Ce n'est pas ça mon métier, ce n'est pas ça. » La police de l'occupant avait des exigences qui bafouaient les valeurs d'honnêteté du policier et du citoyen.

Pour ma part, je me suis livré à une enquête d'abord centrée autour de mon grand-père et des résistants bordelais qu'il a côtoyés, puis s'est élargie à beaucoup d'autres. Ma plongée dans les archives m'y a fait découvrir, dans des profondeurs cachées, des personnages improbables de policiers résistants, de flics collabos, d'indicateurs, de flics voyous.

Ces personnages refroidis il y a bientôt 80 ans ont repris des couleurs, les pièces d'archives en quelque sorte se sont mises à bouger, j'en ai tiré un récit où ils revivent. Dans cette situation inédite, ils voulaient « faire quelque chose », pour garder leur dignité, protéger leurs concitoyens, et nuire à l'ennemi de toutes les façons possibles. Ces situations inédites, où ils se sentaient coincés, les ont conduits à être créatifs, à inventer les formes de ce qui allait devenir la résistance policière. J'ai identifié plusieurs de ces formes, liées à leur métier de policier.

La première forme, c'est de coincer les malfaiteurs à la solde des Allemands.

La plupart des hommes allemands étant affectés en priorité dans la Wehrmacht, les polices allemandes manquaient d'effectifs pour contrôler de vastes territoires. Pour compenser ce manque de moyens, elles ont fait appel à des supplétifs, français, espagnols, russes, etc., qui ont démultiplié leurs effectifs et leur capacité de répression. Friedrich Dohse, le chef de la Gestapo



Café Saint-Projet tenu par le commissaire Mamert après sa révocation de la police © DR

à Bordeaux, fait recruter des voyous dans les bas-fonds du port, qu'il constitue en phalange d'hommes de mains, indicateurs et tortionnaires, qu'il baptise du nom musical de « Hauskapelle ». Ces truands ne sont pas payés, ils se financent eux-mêmes en organisant le chantage et l'extorsion sur les plus vulnérables, qui sont à l'époque les Juifs, privés de tous leurs droits pour se défendre, ainsi que les résistants qualifiés de terroristes. L'une de leurs techniques pour se faire remettre les économies des victimes était ce qu'on appelait le coup des faux policiers, technique tellement répandue à l'époque qu'il existe au sein de la Police Judiciaire une brigade dite des faux-policiers, spécialement chargée de traquer les faux-policiers, placée sous la responsabilité de l'inspecteur principal Jabot, mon grand-père.

La Gestapo encourageait ces extorsions. Il était risqué de s'attaquer à eux. Arriver à les coffrer tout de même, chaque fois qu'on le pouvait, c'est peut-être la toute première forme de la résistance policière, une vraie jubilation pour les commissaires Mamert, chef de la sûreté de Bordeaux, Lescure son successeur, Durand chef d'une des brigades de police judiciaire, ou encore l'inspecteur principal Jabot et des dizaines d'autres identifiés. Quand ils y parvenaient, ils jubilaient parce que bien sûr c'était un sacré grain de sable dans les rouages de la répression allemande.

La deuxième forme de résistance policière, ce sont les enquêtes sabotées. Dès 1940, les policiers français s'aperçoivent à leurs dépens que des détenus qu'ils ont fait condamner pour des délits mineurs, sont extraits de leur prison par la police militaire allemande, rejugés par un tribunal militaire qui les condamne à des peines beaucoup plus lourdes, quand ils ne sont pas fusillés sans autre forme de procès ou déportés, dès lors que cette infraction, mineure dans le droit français, porte atteinte à la sécurité de l'armée d'occupation, comme



L'inspecteur principal Jabot arrête un militaire américain en 1945, dans la main droite on devine les menottes. © DR

crever les pneus d'une voiture militaire allemande ou sectionner un câble téléphonique.

Les policiers français qui ne voulaient pas aider cette répression allemande ont alors compris qu'ils devaient saboter certaines enquêtes. Ils rendaient une enquête parfaite dans sa forme, mais sans résultat. Quand une procédure concernait un acte de sabotage, un Juif, un franc-maçon, un résistant, elle devenait inefficace, inexploitable. Le sabotage des enquêtes a constitué une aide essentielle pour la résistance. Il a évité des milliers d'arrestations, a sauvé des vies. Dans plus d'un cas on peut même dire qu'il a permis la survie de réseaux. La clé de cette efficacité, c'est la complicité de policiers placés au cœur du système répressif, avec ceux que l'on appelait alors les terroristes. Ces policiers complices étaient bien entendu taxés eux-mêmes de terroristes. Ils l'ont payé souvent de leur vie en camp de concentration.

Troisième forme de résistance liée au métier de policier : prévenir les personnes poursuivies ou qui allaient être raflées. Un jour de juin 1942, un jeune homme, Abraham Stolpner, est convoqué au commissariat de Cenon où travaille Léo Coudin, un policier résistant. Dans un procès-verbal d'audition en 1945, ce jeune homme explique : « Je suis venu au commissariat pour toucher l'étoile des Juifs, puisque je le suis. Léo Coudin m'a remis l'étoile mais je ne l'ai jamais portée. Quand il devait y avoir un contrôle de la police allemande, Coudin me faisait prévenir par ma belle-sœur. Il disait simplement au téléphone "à ce soir," et je rentrais ce soir-là avant l'heure du couvre-feu, je n'ai jamais été pris en défaut. » Le couvre-feu c'était 20 heures pour les juifs. Coudin prévient aussi Stolpner des rafles de Juifs programmées. Ce dernier et sa famille se mettent au vert, échappent aux rafles, restent en vie.

Certains soirs, mon grand-père confiait une mission à sa fille, qui avait moins de 19 ans : « Prends ton vélo, va à telle adresse. » – Je savais ce que j'avais à faire, raconte-t-elle. Je sonnais, je disais ces seuls mots : « Vous aurez de la visite demain. Je repartais sur mon vélo aussitôt. » Pas un mot de plus, pas un mot de moins, car prévenir des résistants et des juifs c'était bien sûr un risque, il arrivait que la personne ne prenne pas l'avertissement au sérieux, soit arrêtée, durement

interrogée, et dénonce celle ou celui qui avait essayé de l'aider.

Quatrième forme de résistance liée au métier, faire du renseignement pour un réseau de résistance, grâce aux moyens d'action et d'information que l'on avait au cœur du système policier.

À 18 ans Francine Bonnet renseigne trois réseaux de résistance, Navarre, Brutus, et Jade Amicol. L'intendance de police cherche une sténo-dactylo en langue allemande. Elle est embauchée. « Je rentrais parmi les loups avec inquiétude mais avec satisfaction : sciemment je prenais ce poste pour être en mesure de renseigner la Résistance. » À ce poste de confiance, elle fréquente quotidiennement les chefs de la police la plus collaborationniste, et la Gestapo. Elle connaît leurs projets et leurs plans, l'état de leurs informations à un moment donné. Au sous-sol de l'intendance de police, il y a une salle où l'on torture, et une salle d'escrime. Elle pratique l'escrime pour pouvoir écouter aux portes de la salle de torture, ce qui se dit entre les cris, afin de savoir ce que les malheureux arrêtés ont révélé sous la torture. Toutes informations précieuses pour la Résistance. Elle paie cher pour son efficacité. Début 1944, un agent de Navarre retourné par la Gestapo et devenu l'un des chefs de la Hauskapelle, fait arrêter de nombreux policiers du réseau et Francine Bonnet. Torturée, elle est déportée sans avoir trahi personne. Elle reviendra vivante de Buchenwald.

Cinquième moyen de résister, lié aussi au métier : fabriquer et fournir des faux papiers, avec les cartes vierges et les tampons qu'on pouvait se procurer dans les services de police. Témoignage du commissaire Gazagnon : « Vers le mois de mai 1944, une dizaine de Noirs qui étaient prisonniers de guerre des Allemands s'étaient évadés du camp de Souge. Ils avaient été repris et les Allemands les employaient sur les quais comme dockers. » Privés de papiers, ces prisonniers noirs ne pouvaient pas s'évader. L'un d'eux contacte le commissaire Gazagnon, qui n'hésite pas à leur fabriquer une dizaine de fausses cartes d'identité.

Un autre exemple, un fait ordinaire de résistance policière que m'a raconté Henri Portes, jeune policier résistant, 20 ans en 1944. Au printemps 1944 Roger Duclos, un inspecteur résistant incarcéré, sait qu'il va bientôt être déporté. Son chef confie alors à Henri une mission délicate :

« Pendant son séjour au Fort du Hâ, Duclos provoque artificiellement une rage de dents afin de recevoir des soins à l'hôpital Pellegrin ; je me souviens qu'il avait une joue très enflée. Il désirait faire savoir à ses collègues résistants ce que savait la police allemande de leurs activités. Je suis choisi avec un collègue pour assurer son escorte. L'entrevue a eu lieu dans l'entrée du bâtiment où étaient effectués les soins, à l'abri des regards indiscrets, et a duré très peu de temps.

Il est certain, ajoute Henri Portes, que Duclos aurait pu s'évader ce jour-là. S'il l'avait fait, je ne serais vraisemblablement pas là aujourd'hui...Inconscience de la jeunesse. »

Roger Duclos n'est pas revenu de Neuengamme.

On trouve d'autres types d'action de résistance

des policiers, qui se développent surtout quand la Libération et le débarquement se rapprochent : les évasions, le transport d'armes, le sabotage, le combat. Tous ces actes de résistance pouvaient vous valoir la déportation. Les policiers étaient bien sûr obligés d'afficher en public les seules opinions acceptables, celles en faveur des autorités. Dans tous les dossiers individuels de policiers en France occupée, à la page notation individuelle du fonctionnaire, il est toujours indiqué : « favorable à la politique du Maréchal, » c'était un passage obligatoire. Il était dangereux de dévoiler ses sentiments auprès de ses collègues, en tout cas en public.

En tête-à-tête toutefois, ils se risquent à tester les sentiments « patriotes » d'un collègue. Après 1940, le mot « patriote » devient l'enjeu d'un combat entre la résistance et Vichy. Pour la Résistance, « patriote » devient synonyme d'opposant à l'occupation allemande, favorable à la Résistance. Combat sémantique qui fait partie de la Résistance : une fois vérifiés les « sentiments patriotes » des collègues, on peut agir ensemble.

Au total, même si bien entendu il y a nombre de collaborateurs parmi les policiers, les archives infirment la légende tenace qui voudrait qu'ils aient unanimement collaboré, ou même majoritairement. Comme d'autres légendes tenaces autant que fausses, celle-ci a marqué les générations de l'après-guerre, jusqu'à nous. La recherche des biographies de policiers dans les archives la réfute, et conduit à adopter une perspective



L'inspecteur principal Jabot avec un groupe de policiers, détendus, après la fin de la guerre © DR

diamétralement différente : la résistance policière a indéniablement aidé la résistance tout court. ■

Pierre Bouthier,
*Auteur d'un livre sur les policiers résistants
(à paraître)*

Des lecteurs nous écrivent

Jean-Marie Parment, historien

« Dans l'article sur Alfred Weyh, une erreur factuelle s'est glissée dans la chronologie du retour des "1500" en France à la page 40.

Il est question de leur séjour à Téhéran et de la mention "l'Iran étant sous protectorat britannique". Or, le Royaume-Uni avait établi son protectorat sur le Sultanat d'Oman et les émirats de la rive arabe du Golfe arabo-persique. Mais ce statut ne s'appliquait absolument pas à l'Iran qui était demeurée une monarchie indépendante, faisant tampon entre les empires britannique et russe (puis, plus tard, l'U.R.S.S.), à l'instar de l'Afghanistan voisin.

En revanche, en 1945, l'Iran était partiellement sous occupation britannique, la partie Nord du pays étant sous occupation soviétique. C'est le résultat d'une opération militaire conjointe, menée par les deux armées du 25 août au 16 septembre 1941, en vue de sécuriser les puits pétroliers iraniens et de garantir un accès direct au territoire soviétique pour les fournitures anglo-américaines (bien qu'étant encore neutres à l'époque, les Etats-Unis avaient étendu le bénéfice du dispositif prêt-bail à l'U.R.S.S.). Le Shah Reza Pahlavi, suspecté de complaisance envers l'Axe, fut contraint à l'abdication au profit de son fils Mohamed Reza (lequel signa, le 29 janvier, un traité d'alliance avec les Alliés, plaçant de fait le pays sous leur tutelle). »

Merci de bien procéder, dans le prochain numéro, à une rectification faisant apparaître que l'Iran était, non « sous protectorat britannique » mais sous « occupation » partielle.



Nous sommes réunis autour d'un livre de 408 pages, un pavé de mémoire rédigé par Guillaume Maisse et intitulé : *PEXONNE 27 août 1944, la rafle oubliée*. Pour accueillir l'auteur, des membres de quatre associations mémorielles régionales, attablés autour de lui, dont Arlette Hasselbach⁽¹⁾ : c'est à elle que nous devons cette soirée. Un peu plus loin, présents depuis près d'une heure, plusieurs tablées de sympathisants l'attendent avec beaucoup de bienveillance. Ni brouhaha ni parasitages, l'exposé sera clair, cordial, impeccablement dosé. À la fois classique par sa structure (PowerPoint, questions, dédicace) et atypique par son épilogue. L'auteur se présente comme le petit-fils de Georges Balin (l'une des victimes de la rafle) et l'initiateur de l'association *PEXONNE 27 août 1944*, qui compte 107 adhérents et nourrit le projet de monter une **Maison des Déportés**. Enfin, l'auteur annonce un exposé qui nous permettra de découvrir *tous les comportements de l'humain en un seul lieu...*

Le lieu : Pexonne, sur le piedmont du Donon, jouxte les Vosges alsaciennes et un lac (celui de Pierre-Percée), et figure sur le ban communal : c'est l'archétype du village français : l'eau, l'argile et la forêt conduisent à l'installation d'une faïencerie, les cols du Hans et du Donon favorisant les passages. Depuis le 17 août 1944, les Allemands se replient :

Erich Wenger est à Nancy les 20-21 août, avec une feuille de route vers Berlin ; puis il prend acte d'un contre-ordre : un foyer insurrectionnel est signalé. À chaque déplacement les Allemands sont bombardés, il existe bien un service de renseignement, donc des résistants. Or le Renseignement est « l'œuvre » d'Erich Wenger, S.S. envoyé par Himmler à l'ambassade parisienne pour surveiller Otto Abetz, jugé trop francophile. On est aux antipodes de la Wehrmacht. Nouvelle vignette introductive, inattendue : le cabaret et la Gestapo de la rue Lauriston, le « Milieu » comme réplique française de la Gestapo... La gendarmerie, elle, ne suit pas. Évocation du Lido racketté, des activités de Louis Perdon, « récupéré » par Wenger, et de Jean Radet, deux Parisiens embarqués avec lui ; de fait, Wenger ne s'y est pas trompé, car tous deux seront chargés d'aller pêcher des renseignements... avec succès, en faisant croire qu'ils veulent rejoindre le maquis. En deux jours, les 25 et 26 août, le contact est établi. Des imprudences : quelqu'un lâche le nom de l'institutrice de Neufmaisons, madame Andrée Gadat-Calba⁽²⁾ et le 26 au soir, Wenger prépare son plan. Le lendemain, le village de Pexonne est encerclé, avec l'appui d'hommes du Caucase et d'Azerbaïdjan, antistaliniens « récupérés » par les Allemands (aucun témoignage sur ce point). Premières arrestations, interrogatoires. Le 29 août, d'autres résistants sont arrêtés à Domevre, chez l'abbé Stutzmann ; la torture s'étend. Le lendemain, 81 otages sont déportés. On ne comptera que 15 survivants. Alors que le taux de mortalité moyen des déportés est de 52 %, il s'élève à 90 % à Pexonne ! 32 veuves et 84 orphelins éprouveront dans leur chair que Pexonne est devenu *Un Village sans Hommes*, selon le triste titre d'un film qui y fut tourné trois ans après la guerre⁽³⁾. Pour tenir son horaire et ménager une place aux participants, l'auteur aura passé sous silence les noms et visages de cette collectivité villageoise que son livre immortalise, en offrant une mémoire que la douleur tenait jusque-là en respect, et un tombeau d'honneur à chacune des 84 victimes : fusillés⁽⁴⁾, déportés et survivants. Et que dire de la proche vallée du Rabodeau, qui comptera plus de 1000 déportés à l'été 1944, dont 700 perdront la vie⁽⁵⁾ !

1. Présidente de l'A.F.M.D. du Haut-Rhin (Association de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation), Arlette Hasselbach était présente le 27 août dernier, lors de la commémoration des 81 de la rafle de Pexonne, et nous a alertés sur l'intérêt du livre de Guillaume Maisse. 2. Marie-José Masconi nous livre un magnifique portrait de cette institutrice, mère de trois enfants, dans son livre *Et les Femmes se sont levées*, paru à la Nuée Bleue en 2021. 3. Michel Deneken, commémorant la rafle des étudiants résistants strasbourgeois repliés à Clermont-Ferrand, soulignera bien que ce qui était le plus subversif aux yeux des nazis était la joie de vivre, qu'ils voulurent éradiquer. En procédant à des rafles mortelles, on détruisait aussi « cette solidarité entre les corps que la torture vise à détruire plus encore qu'elle ne cherche à faire souffrir le corps solitaire de la victime », constate Catherine Perret qui, après s'être penchée sur le témoignage de Jean Amery (*L'Enseignement de la Torture*, réflexions sur Jean Amery, La librairie de XXI^e siècle, Seuil 2013), nous a livré en 2021 une réflexion anthropologique sur *Le Tacite, l'Humain*, paru chez le même éditeur et en prise directe avec l'histoire de la Résistance : protégés avec succès par les « anormaux » de Saint Alban et d'Armantières, quelques résistants, médecins, éducateurs, artistes (F. Deligny) surent aimer l'asile, devenu terrain de recherche sur *Le normal et le pathologique*, qui fit l'objet de la thèse de médecine (en 1943) de l'un des grands résistants clermontois, Georges Canguilhem. Sa démarche épistémologique, centrée sur l'étude de la créativité du milieu, dans ses interactions avec les formes de vie en présence (n'est-ce pas la démarche adoptée par notre auteur ?), fut une levée salutaire de l'interdiction de penser imposée par le fascisme. Notre avenir gît peut-être dans ce trésor de guerre qui, comme la musique des *Voix Étouffées* par le nazisme (auxquelles Amaury Du Closel aura consacré sa vie), n'est jamais passé, dans tous les sens de ce mot, puisqu'il subsiste, mais à l'état de traces, dans nos sociétés désormais sans cause, comme l'a montré récemment Johann Chapoutot (NDLR). 4. « L'arme à feu est la découverte de la mort générale, indifférente, impersonnelle », constatait HEGEL entre 1821 et 1831 dans sa *Philosophie du Droit*, en cherchant à conceptualiser l'État. (NDLR). 5. 1944 : « terre brûlée » de la vallée du Rabodeau, maquis vosgien où Wenger fut également présent.

Le chef des assassins



ERICH OTTO WENGER
HAUPTSTURMFÜHRER SD 1912-1978
(KEINE NEUE GESTAPO GOTSCHLER-WALA
ÉD. ROWOHLT)

Le conférencier en arrive à la question ultime : quel fut le destin des criminels de guerre ?

- Jean Radet fut condamné à mort et exécuté le 6 juillet 1946
- Louis Perdon, en fonction comme gardien dans un commando, est arrêté deux fois. Puis il passe en jugement le 24 mai 1950, vers la fin de l'Épuration. Mais le 15 juillet 1963, à la faveur d'un traité de rapprochement franco-allemand, il sera libéré...
- Erich Wenger, coupable au regard de la Convention de Genève, est déféré à Wuppertal ; son procès est interrompu, alors que de grands généraux sont tous condamnés. Il obtiendra trois non-lieux, à Metz, en 1950. En avril 1963 éclate dans le journal allemand Der Spiegel le scandale de la présence de cadres nazis dans l'administration allemande. La jeunesse se rebelle : Wenger est alors le numéro 3 des services de renseignement allemands : espionnait-il l'Allemagne de l'Est pour le compte des États-Unis ? Quoiqu'il en soit, il sera promu « directeur des sépultures militaires », limogé des services secrets et enterré en 1978.

Les archives de Meurthe-et-Moselle s'ouvrent au public en 2015 et révèlent un corpus de 10 000 documents. L'auteur évoque également les archives des Affaires Étrangères, à La Courneuve, sans s'y attarder, pour nous révéler l'épilogue de cette tragédie, qui met en scène des descendants de Wenger : conviés à la commémoration de l'an passé, le 27 août 2023, trois de ses petits-enfants, Anne, Christine et le frère de Sacha — ce dernier trop perturbé pour assumer le déplacement — figurent sur la photo de l'article paru l'été dernier dans la presse régionale à cette occasion, autour de l'auteur, dont le livre est traduit en allemand, avec une préface d'Anne et Sacha.

Parmi les victimes, deux assassinées



Gontran de Vitry d'Avaucourt
1893-1945
Directeur de la Faïencerie
Mort à Dachau en février 1945



Georges Hennequin de Willermont
1893-1944
Maire de Pexonne
Fusillé le 1^{er} septembre 1945

et deux rescapées



Abbé Louis Besoin
1884-1956
Curé de Pexonne 1935-1945
Libéré à Dachau en avril 1945



Gabriel Guery
1897-1958
Directeur de l'École des garçon
Secrétaire de Mairie
Otage libéré le 31 août 1945

Une première question amène G. Maisse à préciser qu'un jumelage entre Melk (leur village autrichien) et Pexonne est en cours.

Une seconde question appelle des éclairages complémentaires : toutes les victimes qui ont péri ont été déclarées Morts pour la France. Le village de Pexonne n'aura pas été détruit (à l'exception de la Ferme de la Fosse), mais largement pillé.

Des nouvelles de Louis Perdon : comme H. Bickler, autonomiste alsacien commandant du service de l'École de Taverny où il entraîna certains civils, il mourra dans son lit.

Nous sommes infiniment reconnaissants à monsieur Guillaume Maisse pour le travail accompli⁽⁶⁾. ■

Patricia Colomb,
Secrétariat ANACR

6. NE PAS OUBLIER... dit-il : Le 3 mai 1945. En pleine baie de Lübeck sur la mer Baltique, plus de 7 000 déportés de diverses nationalités disparaissent en quelques heures. C'est l'une des plus grandes catastrophes maritimes de l'histoire. Quelques jours plus tard, la guerre était finie. 3 mai 1945 – La tragédie de la baie de Lübeck.



Cérémonie commémorative du Souvenir de la Déportation, 27/08/2023 © DR

Aujourd'hui dimanche 27 août 2023 la commémoration du Souvenir de la Déportation des 81 de la rafle de Pexonne et des 112 otages — dont les fusillés — a eu une dimension particulière sous le signe de la fraternité et du travail de mémoire partagé. Les 3 petits-enfants du responsable nazi Erich Wenger sont venus exprimer leur compassion et leurs regrets. Belle rencontre courageuse ouverte sur l'avenir et sur la volonté de paix des jeunes générations. L'AFMD 68 était présente et représentait aussi l'Amicale des Déportés de Natzweiler-Struthof et ses Kommandos.

Un livre écrit par Guillaume Maise, Président de l'association « Pexonne 27 août 1944, histoire et mémoire » est disponible à la mairie de Pexonne. ■

Arlette Hasselbach,
AFMD DT 68 Haut-Rhin

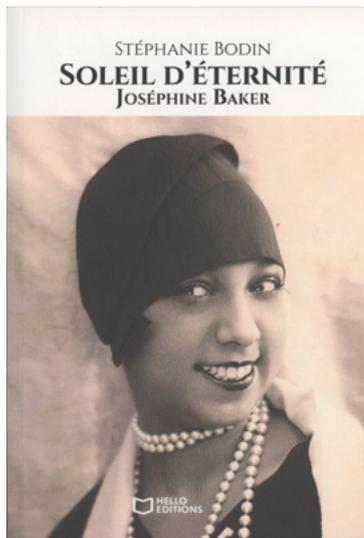


Photo EBRA/Cédric JACQUOT

Des petits-enfants de SS commémorent la rafle de Pexonne avec un descendant des victimes

En 1944, la rafle de Pexonne a coûté la vie à trois personnes et conduit à la déportation de 80 autres en Allemagne. Seules 15 ont pu rentrer. Dimanche, les descendants sont venus honorer la mémoire de leurs ancêtres avec une présence inédite : les descendants d'Erich Wenger, l'officier SS qui mena l'opération. Ils se sont réunis autour de Guillaume (veste bleue) et Sacha (gauche), descendants de victimes.

AFMD 68 et Amicale des Déportés du Struthof présents à la cérémonie © L'Alsace, 27 août 2023



Le fil rouge de son intervention est cette phrase de Nietzsche: « La liberté, c'est de savoir danser avec ses chaînes »

Stéphanie Bodin nous raconte que c'est en épluchant des pommes de terre alors qu'elle écoutait le discours du président de la république Emmanuel Macron lors de la panthéonisation de Joséphine Baker qu'elle laissa tomber son couteau de cuisine et prit sa plume.

N'étant pas historienne elle a fait un gros travail de documentation et a pu compter sur les conseils de son amie d'enfance Frédérique Neau-Dufour, spécialiste du gaullisme.

Les deux premières parties de la vie de Joséphine Baker sont résumées dans sa célèbre chanson « J'ai deux amours, mon pays et Paris ».

Mon pays : Joséphine est née en 1906 à Saint-Louis dans le Missouri aux États-Unis. Elle est la « métisse du quartier », un croisement d'Afrique (sa mère est noire), d'Europe (son père est espagnol), d'Amérindien (sa grand-mère est une Cherokee). Elle danse pour oublier le froid, la faim, la crasse de son destin. À l'école elle apprend que Lincoln a aboli l'esclavage et que sa ville porte le nom d'un roi de France réputé juste.

Sa mère la place comme domestique dans des familles blanches. Elle vit très mal chez Madame Kaiser qui la méprise et la fait atrocement souffrir en lui demandant d'égorger un poulet ou en lui plongeant les mains dans de l'eau bouillante. Madame Mason au contraire la reçoit gentiment, lui permet d'écouter des disques et de monter des petits spectacles. Cependant Monsieur Mason l'a très probablement violée.

En juillet 1917 elle assiste avec effroi à une grave émeute raciale lors de laquelle les Noirs sont massacrés par des Blancs.

Mariée à 13 ans à Willie, la violence de son conjoint l'amène à partir pour Philadelphie où elle obtient le rôle de Cupidon dans un spectacle et connaît sa première tournée. Elle se rend à Broadway à New York, où le spectacle est érigé en art, et obtient un emploi

d'habilleuse après avoir fait le siège du directeur d'un music-hall. Un soir elle remplace une *girl* malade et remporte un tel succès qu'elle refait une tournée et va rencontrer Madame Caroline Dudley Reagan qui l'invite à venir à Paris.

Paris : une affiche annonce une « Revue Nègre » le 2 octobre 1925 au Théâtre des Champs-Élysées. La salle est comble et fait une ovation à Joséphine Baker et à Sydney Bechet. Les spectateurs sont heureux d'oublier les horreurs de la première guerre mondiale et ils louent la Vénus Noire. Une star est née. Cependant certains critiques la traitent de « singe », de « guenon ». Une tournée suit à Bruxelles et à Berlin avant un retour triomphal aux Folies Bergère à Paris où elle est parée d'une ceinture de bananes. Après une brève rencontre avec le journaliste Georges Simenon elle s'amourache de Pepito, personnage complexe qui se fait passer pour un comte mais est un affabulateur. C'est lui qui lance la *Bakermania*. S'inspirant du « Casque de caviar » de Joséphine, il commercialise une pommade pour cheveux : le *Bakerfix* qui se vend fort bien. Il fait enregistrer à Joséphine des disques 78 tours et la fait tourner dans des films. En 1926 il lui fait ouvrir à Montmartre son cabaret qui attire du beau monde. Il lui organise une tournée de deux ans en Europe et en Amérique du Sud. Malgré une terrible déconvenue à Vienne elle constate que la danse et la musique abattent les frontières, les préjugés, la méchanceté. Rentrée à Paris elle achète une villa au Vésinet, qui sera son refuge et un lieu de fête.

Les années trente démarrent avec l'Exposition coloniale : son commissaire général Lyautey refuse que Joséphine soit la « reine des colonies ». Elle se console en se promenant sur les Champs-Élysées avec son léopard Chiquita, et fait des réclames pour les marques de cigarettes, de bicyclettes, d'autos, de fourrures et de bijoux.

En 1936 elle rêve de reconquérir New York, mais elle est toujours victime du racisme et la presse l'insulte. New York ne veut pas d'elle. Elle transforme alors avec succès le restaurant Le Mirage en cabaret puis retourne à Paris où sa revue aux Folies Bergère est plébiscitée.

La résistante : Pepito est décédé lorsque Joséphine rencontre sur un terrain d'aviation un industriel qui a fait fortune dans le commerce du sucre, Jean Lion, alors qu'elle réalise un rêve d'enfance « être un oiseau » en prenant sa première leçon de pilotage et réussit rapidement son brevet. Elle épouse Jean Lion et devient citoyenne française, mais aussi une femme noire mariée à un Juif, le vrai nom de son mari étant Lévy. C'est pourquoi, cible des nationalistes et des antirépublicains, elle s'engage dans la Ligue contre le Racisme. Elle s'installe aussi à Mirandes en Dordogne, où elle séjourne après une nouvelle tournée en Amérique du Sud.

Alors que son mariage se défait elle est de retour à Paris en septembre 1939 lors de la déclaration de

guerre. Lors de la Drôle de guerre elle va distraire les soldats de la Ligne Maginot en chantant pour eux avec Maurice Chevalier.

Son nouvel impresario lui fait rencontrer l'officier Jacques Abtey, chef du Service de Contre-Espionnage du Deuxième Bureau de l'État-Major, qui lui propose de devenir une « Honorable Correspondante ». Sa mission consiste à recueillir des renseignements en fréquentant les réceptions des ambassades et des consulats lors de ses tournées. Ainsi à l'ambassade d'Italie à Paris elle discute avec un attaché militaire qui lui confie des détails sur les intentions belliqueuses de Mussolini.

En mai 1940, Joséphine prend peur et se réfugie à Mirantes, devenue Milandes. Le 17 juin 1940 elle est heurtée par l'expression du Maréchal Pétain « cesser le combat ». Quelques jours plus tard lorsqu'elle entend le général De Gaulle dire que « la flamme de la résistance ne s'éteindra pas » elle veut le rejoindre à Londres. Elle écoute Radio Londres, cache des armes dans sa cave et héberge un couple de Juifs. Après avoir rejoué *La Créole* de Jacques Offenbach à Marseille en décembre 1940, Jacques Abtey devenu responsable d'un service de liaison entre Londres et l'Afrique du Nord lui demande de le rejoindre à Alger, puis au Maroc. Il organise des tournées de Joséphine en se faisant passer pour son chorégraphe. Elle récolte des informations, les griffonne dans les toilettes, les crypte, les recopie à l'encre sympathique et détruit les originaux. Jacques n'obtenant pas de visa, c'est elle qui transmet les infos à Lisbonne. Pendant dix huit mois elle passe par une série d'opérations, de convalescences et de rechutes. Elle ne pourra plus avoir d'enfant et ne pèse plus que 28 kilos ! Elle chante cependant au Liberty Club de Casablanca en honneur des GI's qui viennent de débarquer en Afrique du Nord et réussit à faire inviter les soldats noirs à une réception au consulat américain. Le 23 mai 1944 elle est officiellement engagée comme sous-lieutenant des formations féminines de l'Armée de l'Air française, faisant fonction d'officier de propagande. En été 1944 le général De Gaulle lui remet une étincelante petite croix de Lorraine qu'elle vendra aux enchères pour 350 000 francs, qui seront versés à la Résistance.

Rentrée en France en août 1944 elle organise des concerts non loin des zones de combat.

La militante arc-en-ciel : en octobre 1946 Joséphine Baker est décorée de la médaille de la Résistance et reçoit une lettre manuscrite du Général De Gaulle. Elle épouse le chef d'orchestre Jo Bouillon.

Ils deviennent propriétaires des Milandes et entreprennent de gros travaux dans ce château sans chauffage et sans électricité. Sa salle de bain, inspirée d'un flacon de Jeanne Lanvin est une merveille d'art déco. En 1950 elle repart faire une tournée aux USA, mais ne va pas en Caroline et en Géorgie où la discrimination raciale sévit toujours. À New York le 20 mai 1951, à Harlem, l'Association pour la promotion des gens de couleur lui dédie une journée. Dans la même ville en octobre au célèbre *Stork Club* on refuse de la servir. Elle l'exige mais après avoir réglé quitte le club sans toucher au plat. Le lendemain son attitude est appréciée

par les uns, mais fustigée par d'autres qui la traitent de rouge. Le FBI de Hoover s'en mêle, surtout après son passage à Cuba, et la fiche comme communiste.

La lutte contre le racisme est devenue plus importante que sa carrière. En décembre 1953 elle participe à un meeting à la Mutualité. En 1956 elle intervient lors du Congrès des écrivains et des artistes noirs à la Sorbonne en présence d' Aimé Césaire, de Léopold Senghor, de Louis Armstrong.

En 1957 elle est invitée au trentième anniversaire de la LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme). Le 19 août 1961 on lui remet les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur et la Croix de guerre 1939-1945 avec palme. Le 28 août 1963 elle participe à la Marche sur Washington sur l'emploi et la liberté. Devant le Lincoln Memorial elle sera l'une des deux femmes à intervenir avant le discours de Martin Luther King « I have a dream ».

Les Milandes sont devenus un village arc-en-ciel. Joséphine a adopté 12 enfants de couleur et de religion différentes et a fondé un village de la fraternité. Son mari, angoissé par l'énormité de la dette, lui suggère de vendre la propriété. Elle refuse, il part à Paris, puis à Buenos Aires.

En juillet 1968, le même jour, elle est expulsée des Milandes et hospitalisée suite à une crise cardiaque. Au printemps 1969, la princesse Grace de Monaco l'invite pour le Gala de la Croix Rouge. Les deux femmes se lient d'amitié. Grace lui fait acheter une villa à Roquebrune-Cap-Martin et ses enfants poursuivent leurs études à Monaco.

La carrière de Joséphine est relancée et le 8 avril 1974 le gratin parisien lui fait un triomphe à Bobino. Elle s'endort le cœur plein. Elle ne se réveillera plus. Elle aura droit à des funérailles nationales. Le cercueil passera devant Bobino où son nom est affiché. Un hommage militaire lui est rendu à la Madeleine sous les drapeaux tricolores et les étoiles américaines. Elle est enterrée au cimetière de Monaco.

L'heure est venue de se laisser aller à l'éternité. ■

Jean-Marie Esch



Stéphanie Bodin et Jean-Marie Esch © DR

Assemblée générale des Orphelins de pères Malgré-nous



Gérard Michel, président de l'OPMNAM, mènera le combat jusqu'au bout
© Jean-Marc Loos L'Alsace

Elle s'est tenue le mardi 27 février 2024 au FEC à Strasbourg. L'OPMNAM (Orphelins de pères Malgré-nous d'Alsace Moselle) qui compte une centaine de membres se bat pour que l'incorporation de force soit reconnue comme crime de guerre et pour obtenir des indemnités.

Il est difficile de connaître le nombre exact d'orphelins des 130 000 Alsaciens et Mosellans incorporés de force. Combien en recense-t-on aujourd'hui ? Un rapport du ministère des Armées estime qu'ils seraient 3500.

Le 22 juillet 2022 le tribunal social de la Sarre a rejeté les demandes d'indemnisation par l'État allemand. Le 12 février 2024 le tribunal a annoncé que « l'affaire ne serait pas plaidée » et pourrait « statuer sans conclusions juridiques. » C'est pourquoi à la demande du président Gérard Michel de l'OPMNAM, l'assemblée générale a voté à l'unanimité la saisie de la Cour européenne des droits de l'Homme.

Le président insiste sur la différence de traitements. Ainsi les Français et les Tchèques engagés dans les *Waffen SS* ont bénéficié d'indemnités confortables alors que les Malgré-nous survivants ou leur veuve ont dû se contenter de 1387 €.

Le président rappelle qu'une loi militaire allemande de 1935 interdit d'incorporer des étrangers. C'est pour-

quoi, avant d'être incorporés, les Alsaciens passent du statut de *Volksdeutsch* à celui de *Reichsdeutsch*.

Les incorporés morts avant d'avoir regagné la France sont bien décédés sous uniforme allemand mais le général de Gaulle leur reconnaît le statut de « morts pour la France ».

Cependant, pour l'obtenir, la demande doit être faite par la mairie ou la famille. Les orphelins de Malgré-nous deviennent « pupilles de la nation ».

À Tambov se trouve le plus important cimetière de Malgré-nous. Des lieux de mémoire existent en Alsace : le Mont National à Obernai, une petite stèle à la Gare de marchandises de Cronenbourg, des plaques à Sélestat, Molsheim et Rosheim.

L'association aurait aimé qu'un mur des noms soit édifié pour toutes les victimes du nazisme, rappelant les paroles du Grand rabbin de Strasbourg « Ils sont tous morts et nus devant l'Éternel, aucune raison ne s'impose de les séparer par catégories » mais une polémique éclate en 2017. En 2018 le « Mur des noms » est abandonné au profit d'un bâtiment mémoriel qui sera un lieu de recueillement, de commémoration avec un contenu numérique immersif.

Comment transmettre cette douloureuse histoire ? Igor Futterer, auteur de *La cigogne n'a qu'une tête*, croit à la médiation par l'art : le théâtre, la bande dessinée. Lui-même, s'inspirant de la tapisserie de Bayeux, réalise une BD avec Nicolas Mengus qui sera proposée aux élèves de CM2, de troisième et de terminale sous forme de panneaux. *Le Lierre et l'Araignée* de Grégoire Carré retrace le combat des jeunes résistants de la *Feuille de lierre* et de la *Main noire*.

Enfin Monsieur Thiry nous présente les actes du colloque de Caen. ■

Jean-Marie Esch

Remise du « Livre des 9 000 Déportés français de Dora » au Mémorial d'Alsace Moselle à Schirmeck, le samedi 17 juin 2023, par Laurent Thiery, le directeur scientifique du dictionnaire biographique Mittelbau-Dora

Pendant plus de dix ans l'historien Laurent Thiery a mené, avec une équipe de bénévoles, des recherches sur les déportés français de Dora.

Plus de 9 000 biographies ont ainsi pu être reconstituées puis rassemblées dans un livre aux éditions du Cherche Midi. Laurent Thiery, directeur de publication, s'est alors donné la mission de retrouver les familles des déportés de Dora afin de leur remettre ce livre.

Marie José Masconi et Arlette Hasselbach, présidentes respectives des délégations bas-rhinoise et haut-rhinoise des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, se sont alors investies dans le projet de retrouver les familles alsaciennes et mosellanes ayant eu un parent déporté à Dora, afin de leur remettre ce livre-mémoire de la Déportation.

Le Mémorial d'Alsace Moselle, haut-lieu de l'histoire des trois départements entre 1870 et 1945, a été choisi pour accueillir la cérémonie de remise du livre. Sous l'égide de Sabine Bierry, directrice du MAM et de son équipe, les familles récipiendaires furent recensées et l'événement fut organisé.

Le 17 juin à 10h du matin, le public fut accueilli par le violoncelle de Lisa Erbes dans la très belle salle des portraits, tapissée sur toute sa hauteur de photographies d'Alsaciens et de Mosellans prises entre les deux guerres.

Après les discours des officiels :

Marcel Spisser président des Amis du MAM, Sabine Bierry directrice du MAM, Thierry Berkover, président national des AFMD, message des responsables de la Coupole lu par Théo Hooreman, Laurent Thiery fit un exposé sur le camp de Pennemunde et de Dora.

Puis commença la remise des livres.

Les familles furent appelées sous le portrait projeté de leur parent déporté, les notices biographiques furent lues par les élèves de Christine Thiebo, professeur d'Histoire au collège Victor Hugo de Colmar, puis le livre remis à chaque famille représentée par un frère, une sœur, des enfants, des neveux ou des petits-enfants.

Ce lieu chargé d'histoire se prêtait à cette cérémonie simple mais solennelle, l'émotion était palpable et bien souvent les larmes n'ont pas été retenues.

Ce bel événement s'est terminé par le pot de l'amitié offert par le Mémorial, permettant de sympathiques échanges. ■

Marie José Masconi,
Présidente de l'AFMD 67



*Dortoirs du tunnel de Dora, 1943, dessin de René Souquet
(39627) réalisé en 1945 © La Coupole*

Extrait de l'allocution de Marie José Masconi s'adressant aux familles

« Comment avons-nous procédé pour vous retrouver ? Pour les 3 départements, nous devons rechercher 160 familles.

Pour chaque déporté, afin de retrouver sa famille, nous avons contacté les mairies de leur commune de naissance et de leur commune d'arrestation.

Les maires et les états-civils ont fait eux aussi un gros travail de recherche et je les en remercie aujourd'hui.

En définitive nous avons retrouvé 76 familles auxquelles se sont ajoutées les 41 familles identifiées par les équipes de Laurent Thiery.

Nous avons donc envoyé 117 invitations : 32 familles ont répondu et je suis très heureuse de vous retrouver ici ce matin.

Sur ce groupe de 32 déportés, la grande majorité a été arrêtée parce que ces hommes refusaient d'effectuer le RAD (*Reichsarbeitsdienst*, service de travail obligatoire) ou d'être incorporés dans la Wehrmacht. D'autres avaient rejoint des réseaux de résistance en « France de l'intérieur » ou, communistes, avaient intégré les ligues antifascistes de la vallée de la Fensch.

Certains hommes arrêtés en Alsace ou en Moselle feront un séjour au camp de Vorbruck-Schirmeck, camp de redressement pour les Alsaciens-Mosellans réfrac-

taires, ou entrèrent au camp de Natzweiler Struthof. Ceux arrêtés en France rejoindront majoritairement le camp de Compiègne Royallieu avant de partir vers l'Allemagne et le camp de Buchenwald où, après 3 à 4 semaines de quarantaine, ils rejoindront le camp de Dora.

L'arrivée au camp de Dora provoqua, sans aucun doute, chez ces hommes exténués par 3 jours de trajet dans des wagons à bestiaux sans aucune nourriture, un choc effroyable.

Dora n'est alors pas un camp classique constitué de baraques en bois mais un tunnel et ce tunnel nécessite un agrandissement. Ainsi, à partir de septembre 1943, ce sont des milliers d'hommes qui sont employés à creuser la roche pour créer ou agrandir des galeries afin d'y installer les ateliers de fabrication des fusées V2 et des lieux de vie pour les déportés.

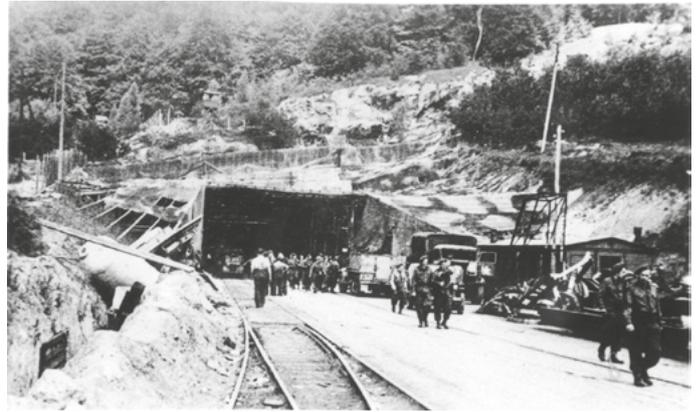
Entre septembre 43 et avril 1944 on parle de l'Enfer de Dora ; 50 à 80 hommes périssent chaque semaine. Un détenu sur deux ne peut survivre plus de 3 mois.

Les équipes se relaient jour et nuit et les hommes vivent donc constamment dans le bruit des explosions et des marteaux-piqueurs et dans une poussière lourde qui rend l'atmosphère suffocante. En effet les hommes ne sortent pas du tunnel après leurs 12 heures de travail quotidien. Ils sont logés dans des galeries annexes, dorment sur des châlits de bois à 5 niveaux. Ils sont sous-alimentés. Certains resteront là 6 mois sans voir le jour.

À partir du 4 avril 1945, face à l'avancée des armées alliées, le camp est évacué. Les déportés sont jetés sur les routes ou dans des trains sans eau et sans nourriture. Des milliers d'hommes vont mourir au cours de ces marches de la mort.

Sur les 60 000 déportés de Dora, 20 000 sont décédés. De nos 32 déportés, 16 sont revenus, 11 sont morts à Dora, 5 pendant les marches de la mort.

Pour terminer, je vais vous lire les 2 dernières strophes d'un poème de Stanilas Radimecky, matricule 16 443 à Dora :



Entrée du tunnel B, photo prise le 28 avril 1945 après l'arrivée des Américains
© La Coupole



Dora, le camp des baraques, vue générale prise depuis le Block 147 le 28 avril 1945 © La Coupole

« Le Soleil ne luit pas au-dessus de Dora »

Pas de Soleil, pas d'étoiles, la Foi se mourait.
Ne vint pas l'apôtre, qui aurait pu encourager ceux qui tombaient.
Seule la mort suivait dans leurs traces, ceux dont les yeux étaient brûlants.
Nous vivions comme des animaux dans leurs trous,
Sans Soleil, sans étoiles,
Seulement des rochers morts.
Les frères mouraient sur des lits de pierre
Et ceux qui survivaient
Leur posaient, en guise de bougie, une pierre à leur chevet.
Ils t'ont donné le nom d'une femme « Dora »
Tu devais déridier les fronts fatigués, mais tu n'as fait que nous tromper.
Tu étais « Dora », une femme de pierre
Des milliers sont morts entre tes mains
Des milliers t'ont maudite
Ton souffle était de givre,
Ton sourire de glace
Et ton baiser du poison. » ■

Marie José Masconi,
Présidente de l'AFMD 67



Mittelbau-Dora au cœur du système concentrationnaire nazi (1943-1945) © DR

Voir également Courrier du Mémorial n°40, novembre 2022, p.12 à 17.

Les pages du Mémorial

Record de fréquentation au Mémorial en 2023 !

© MAM



59 040 visiteurs ont franchi les portes du Mémorial durant l'année 2023. Depuis l'ouverture du site en 2005, ce chiffre n'avait jamais été atteint. Le record précédent datait de 2018, année au cours de laquelle 48 951 visiteurs avaient été accueillis.

Les groupes (38 411 visiteurs), notamment scolaires, l'emportent sur les individuels (20 162 personnes).

L'activité touristique particulièrement florissante actuellement en Alsace, mais aussi en Grand Est, illustre cette excellente fréquentation. Loin d'être cependant le seul facteur, l'investissement soutenu des équipes du Mémorial à développer des parcours de visite et des ateliers pédagogiques adaptés, à créer une programmation culturelle variée et enrichissante (expositions temporaires, conférences, concerts,...) constitue également l'une des raisons principales de cette forte augmentation du nombre de visiteurs. Enfin, l'élargissement et la consolidation des partenariats locaux, nationaux et internationaux noués par le Mémorial, parfois depuis de longues années, créent une dynamique qui impacte la relance de la fréquentation. Ainsi, le travail mené en collaboration avec les réseaux Traces d'Histoire, Sites Touristiques d'Alsace, les offices de tourisme, l'ONACVG, et le réseau Route Libération Europe notamment contribue à l'image du Mémorial et à son activité.

Les prévisions de fréquentation pour l'année 2024 s'annoncent également très fortes.

Le service pédagogique

Dans le cadre de la semaine « Collège sans haine » qui s'est déroulée la semaine du 16 au 20 octobre 2023, en lien avec la Communauté européenne d'Alsace, deux médiateurs du Mémorial Alsace-Moselle sont intervenus « hors les murs » pour présenter un atelier pédagogique s'appuyant sur une exposition sur « L'école, la

jeunesse et la Résistance en territoire annexé ».

Ces interventions se sont attachées à montrer comment le III^e Reich a utilisé le système éducatif ainsi que les Jeunesses Hitlériennes pour créer, imposer une identité commune et éloigner les jeunes de toute autre influence que le parti nazi, mais aussi comment des jeunes se sont organisés pour résister à ce système.

Les thèmes abordés étaient les suivants :

- Aux sources de la haine : *Mein Kampf* enseigné à l'école
- Instiller la haine : l'antisémitisme enseigné à l'école
- Diffuser et pratiquer la haine : La *Hitlerjugend*
- La haine en actes : l'extermination des malades mentaux
- Résister à la haine : *La Main noire*, groupe de jeunes Résistants

Les interventions ont eu lieu dans les collèges Victor Schœlcher à Ensisheim, Frison-Roche à La Broque, et le Grand Ried à Sundhouse.

Salons du livre et salons touristiques

L'équipe du Mémorial a participé à de nombreux événements régionaux fin 2023 et début 2024.

Avec une présence au Salon du Livre de Colmar les 25 et 26 novembre dernier, la librairie-boutique s'est exposée aux côtés d'autres sites membres du Comité d'histoire régional. Une belle occasion de faire connaître la richesse des titres disponibles au Mémorial et l'actualité du site !

Les salons du tourisme auxquels a participé le Mémorial Alsace-Moselle durant ces derniers mois ont suscité un très grand intérêt de la part des individuels ou responsables de groupes associatifs en recherche de sorties, notamment pour la belle saison.

- Salon International du Tourisme et des Voyages à Colmar le 11 novembre 2023, sur le stand de Traces d'histoire
- Josy Tourisme à Molsheim les 13 et 14 janvier 2024
- Festivitas à Mulhouse le 3 février 2024, aux côtés des partenaires du réseau *Traces d'Histoire*
- Salon de Lörrach en Allemagne, le 9 mars 2024, sur le stand des Sites Touristiques d'Alsace.



© MAM

Les partenariats

À l'occasion de plusieurs éducateurs spécialisés, le Mémorial a accueilli ses partenaires touristiques et culturels pour leur proposer une visite guidée des expositions et leur présenter la programmation culturelle de l'année.

Ces journées permettent d'établir d'excellents échanges avec les autres sites, de promouvoir les différentes activités du Mémorial et de développer des projets communs.

- Lundi 11 décembre 2023 : équipe de l'Office de Tourisme de Saint-Dié, nouveau partenaire.
- Mercredi 20 décembre 2023 : réseau Traces d'histoire, en présence notamment des sites du Linge, de l'Ambulance Alpine, de l'ADT.
- Lundi 18 mars 2024 : équipe de l'Office de Tourisme de Ribeauvillé.

Appel à la population

L'équipe du Mémorial Alsace-Moselle prépare actuellement une exposition photos intitulée « Dans les yeux de la Libération ». Consacrée aux 80 ans de la Libération de la Vallée de la Bruche, elle sera présentée au public, du 19 octobre au 19 décembre prochains.

Dans ce cadre, le Mémorial Alsace-Moselle lance un appel à la population. Si vous disposez de photogra-



© MAM, Collection Ledig, Libération de Schirmeck le 25 novembre 1944

phies et/ou de documents qui témoignent des événements de la Libération de la Vallée de la Bruche (avancée des troupes, photographies des villes et villages traversés, du Col de Saâles jusqu'à Oberhaslach et Niederhaslach, visuels des dégâts occasionnés sur les habitations et les voies de communication, écrits divers, objets, etc.), nous vous invitons à prendre contact avec Mélanie Alves Rolo, chargée du centre de documentation au 03 88 47 45 50 ou par mail : documentation@memorial-alsace-moselle.com ■

Delphine Pellenard et Arnaud Paclet,
AMAM

La programmation culturelle à venir...

Exposition « Corps et âmes – le sport en Alsace-Moselle (1940-1945) »

Du jeudi 2 mai au dimanche 15 septembre 2024
Entrée libre.

Exposition « Dans les yeux de la Libération »

Du samedi 19 octobre au jeudi 19 décembre 2024.
Entrée libre.

Visites guidées découverte

Lundi au vendredi, à 11h et 14h30 (hors mercredis 11h, week-ends, jours fériés) : du lundi 22 avril au vendredi 3 mai 2024 et du lundi 8 juillet au vendredi 30 août 2024.
Tarifs : adulte : 13 €, Pass famille : 32 €.

Visites guidées « Jean ou Hans, quelle histoire ! »

Visite guidée en famille, destinée aux enfants.
À 11h, mercredis 24 avril ; 10, 17, 24 et 31 juillet ; 7, 14, 21 et 28 août ; 23 et 30 octobre 2024.
Tarifs : adulte : 13 €, Pass famille : 32 €.

Ne manquez pas les visites commentées « L'Histoire à la lampe torche » chaque deuxième vendredi du mois, à 18h. Prochaines dates : 12 avril, 10 mai, 14 juin, 12 juillet, 9 août, 13 septembre, 11 octobre, 8 novembre et 13 décembre 2024.

Réservation obligatoire, au plus tard à 15h le jour de la visite. Tarifs : adulte : 13 €, Pass famille : 32 €.

Les visites commentées « Vorbruck-Schirmeck, sur les traces d'un camp oublié » reviennent cet été !

De 9h à 13h. Prochaines dates : 6, 9, 16, 20 et 30 juillet 2024 ; 3, 17, 20 et 27 août 2024.
Réservation obligatoire au 03 88 45 47 50.
Tarifs d'entrée (adulte : 13 €, Pass famille : 32 €) + 5 €/

personne.

Permettant de découvrir l'histoire méconnue de ce camp de sûreté, unique en son genre, ces visites se déroulent en trois parties.

Une programmation événementielle variée !

Cette année, le Mémorial étoffe son offre culturelle en s'ouvrant aux pièces de théâtre ! Programmation détaillée sur www.memorial-alsace-moselle.com

Les grand rendez-vous populaires

Nuit européenne des Musées

Samedi 18 mai 2024. Visite et entrée libres de 18h à minuit.

Journées européennes du Patrimoine

Samedi 21 et dimanche 22 septembre 2024. Visites et entrée libres.

Contact

Mémorial Alsace-Moselle

Allée du Souvenir français
67130 Schirmeck / Tél. 03 88 47 46 50

Facebook MemorialAlsaceMoselle

Instagram @memorialalsacemoselle

X @mam_EUphoria

www.memorial-alsace-moselle.com

contact@memorial-alsace-moselle.com

Service communication Arnaud Paclet et Delphine Pellenard

communication@memorial-alsace-moselle.com

Service éducatif

gpellenard@memorial-alsace-moselle.com

La cigogne n'a qu'une tête / Suite et fin du texte publié dans le Courrier n°42



ACTE II

Projeté sur le tulle de fond de scène. Des images vivantes d'actualité allemandes. Elles sont accompagnées d'une musique. Un temps. Les images s'arrêtent et se fixent sur un aigle. La tribune s'éclaire sur M. Hoffmann.

M. HOFFMANN : Camarades ! L'Alsace a enfin l'occasion unique de montrer qu'elle est consciente de sa grande Histoire allemande. Certains penseront que le Reich n'a pas besoin des alsaciens comme soldats, comme le prouvent les derniers succès remportés par l'Allemagne à l'est et en Afrique du Nord. L'introduction du service obligatoire en Alsace signifie qu'une plus grande possibilité est donnée à ses habitants de faire leurs preuves, de leur attitude dépendra la place future de l'Alsace dans le Reich. En septembre 1939, les Alsaciens mobilisés se demandaient pourquoi la France déclarait la guerre. Nos jeunes gens mobilisés maintenant dans l'incomparable armée allemande n'ont pas besoin de

se poser cette question : ils savent que c'est pour la construction d'une nouvelle ère. La place des jeunes est au front. N'hésite pas, jeune alsacien ! Engage-toi dans ce combat pour la liberté du monde, comme l'ont fait jadis avec courage tes pères pendant la première guerre mondiale. Pour notre Führer Adolf Hitler ! Sieg heil !

La tribune s'éteint. Lumière. Un officier est assis dans la pénombre,

VOIX : Mon capitaine, le grenadier Josef Kopp et le grenadier Frantz Meyer présents à l'appel.

OFFICIER : Qu'ils entrent.

VOIX : À vos ordres mon capitaine !

Joseph et François s'avancent dans la lumière et se mettent au garde à vous.

JOSEPH : Grenadier Kopp, à vos ordres mon capitaine !

FRANÇOIS : Grenadier Meyer, à vos ordres mon capitaine !

OFFICIER : Repos. Bon voyage ?

JOSEPH : Long et fatigant, mon capitaine.

OFFICIER : Les bombardements !

JOSEPH : Oui mon capitaine.

OFFICIER : Question d'habitude, on s'y fait vite, vous verrez. Mais rassurez-vous, le plus dur est passé. Ici le secteur est plutôt calme, les zones de combat sont sur nos flancs. Nous sommes juste au beau milieu du champ de bataille et ironie du sort, il ne se passe rien, que faisons-nous là, je vous le demande ? Enfin, pour un baptême du feu ou la croix de fer, c'est plutôt mal parti, non ?

JOSEPH : Oui mon capitaine !

OFFICIER : Je ne vous ai pas entendu, grenadier Meyer ! Vous ne voulez pas la croix de fer ? (*François ne répond rien.*) Êtes-vous sourd, grenadier Meyer ?

FRANÇOIS : Non mon capitaine.

OFFICIER : Avez-vous entendu la question, grenadier Meyer ?

FRANÇOIS : Oui mon capitaine.

OFFICIER : Pourquoi n'avez-vous pas répondu à la question, grenadier Meyer ?

JOSEPH : Mon capitaine, il...

OFFICIER : Grenadier Kopp vous ai-je adressé la parole ?

JOSEPH : Non mon capitaine.

OFFICIER : Bien. Êtes-vous allemand, grenadier Meyer ?

FRANÇOIS : Non mon capitaine.

OFFICIER : Appartenez-vous au peuple allemand ?

FRANÇOIS : On le dit mon capitaine. Mais je n'y crois

pas !

JOSEPH : Mon capitaine, je...

OFFICIER : D'où venez-vous, grenadier Meyer ?

FRANÇOIS : D'Alsace mon capitaine.

OFFICIER : D'où exactement ?

FRANÇOIS : Cronenbourg mon capitaine.

OFFICIER : Ah, Cronenbourg ! Trop allemand pour rester français, Cronenbourg, non, Kronenburg, "ja !" ; n'est-ce pas, grenadier Meyer ? N'est-ce pas !

FRANÇOIS : C'est vous qui le dites mon capitaine.

OFFICIER : Vous êtes incorporé de force ?

FRANÇOIS : Oui mon capitaine.

OFFICIER : Évidemment. Vous aimez votre village ?

FRANÇOIS : Oui mon capitaine.

OFFICIER : Vous avez certainement une femme qui vous attend là-bas !

FRANÇOIS : Oui mon capitaine.

OFFICIER : Est-elle belle, grenadier Meyer ?

FRANÇOIS : Oui mon capitaine.

OFFICIER : Et vous y tenez, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS : Oui mon capitaine.

JOSEPH : Mon capitaine, je pense que...

OFFICIER : *(Il lève la main.)* Rien soldat ! Vous n'êtes pas là pour penser. Dans votre propre intérêt, grenadier Kopp comme dans celui de votre camarade. Je vous conseille dorénavant d'obéir aux ordres qui vous seront donnés, et cela sans discussion ni état d'âme. Si bien sûr vous désirez sérieusement revoir Angéla, *(Qui sort de la pénombre.)* grenadier Meyer.

JOSEPH : Charles !

CHARLES : Non Joseph, il n'y a plus de Charles. Il y a le capitaine SS Karl Lang, c'est tout.

JOSEPH : Pourquoi ? Pourquoi toi ?

CHARLES : Pourquoi ? Et toi mon pauvre « Josef », pourquoi ? Pour qui ? Pour la « mère patrie » ? Tu n'y as jamais cru, n'est-ce pas !

JOSEPH : Et toi le Vaterland, tu y crois ?

CHARLES : Et si je te disais oui !

JOSEPH : Non, je ne peux pas le croire.

CHARLES : Alors inutile d'en discuter.

JOSEPH : Je veux juste comprendre.

CHARLES : Comprendre ! Il n'y a rien à comprendre. Tout n'est qu'une question de choix. C'est tout.

JOSEPH : Et tu penses avoir fait le bon en passant de l'autre côté.

CHARLES : Autant que je sache, tu t'y trouves aussi, de l'autre côté. *(Qui se lève et se dirige vers Joseph et François.)*

JOSEPH : Malgré moi !

CHARLES : Non Joseph tu te trompes, toi aussi tu as choisi. François, François lui est une victime. Toi, tu n'es que le pantin de ta mauvaise conscience.

JOSEPH : Et toi, en as-tu encore une ?

CHARLES : Est-elle bien nécessaire ?

JOSEPH : Elle te ferait voir ton erreur.

CHARLES : Tiens ! Peut-on savoir ?

JOSEPH : Celle d'avoir confondu aventure et barbarie.

CHARLES : Bravo ! Mais penses-tu qu'elles aient des uniformes bien différents ? Non, rassure-toi, ils sont tous identiques.

JOSEPH : Alors pourquoi celui-ci ?

CHARLES : Eh bien, j'avoue que j'ai toujours eu un faible pour l'inspiration des tailleurs allemands.

JOSEPH : La boucherie sur mesure, c'est ça qui t'excite !

CHARLES : Pour une pacifique colombe de la paix, revêtu de l'habit de boucher, je te trouve plutôt séduisant.

JOSEPH : Tu as vendu ton âme pour une parade. Voilà ce que j'ai refusé !

CHARLES : Admirable, vraiment. Mais ce n'est pas moi qu'il faut convaincre.

JOSEPH : C'est eux ! *(Il montre l'extérieur.)* Mais vois-tu, je doute qu'ils ne te comprennent aussi bien que moi.

JOSEPH : Ils ont été informés de notre situation.

CHARLES : Ils ne savent rien.

JOSEPH : Tu mens !

CHARLES : Oui je mens, ils ne veulent pas savoir !

JOSEPH : C'est impossible.

CHARLES : Comment le saurais-tu, tu viens à peine d'arriver.

JOSEPH : Ils sont avec les Américains et les Anglais.

CHARLES : En es-tu sûr ?

JOSEPH : Ils ont le même ennemi.

CHARLES : Ta naïveté me touche. Mais tu risques d'être déçu.

JOSEPH : C'est toi qui me déçois !

CHARLES : Ta déception s'ajoute à ton incompréhension. Mais elle te fait oublier la réalité de ta présence parmi nous. Tu as eu peur Joseph, peur d'assumer ta mauvaise conscience jusqu'au bout. Tu n'as pas eu le courage suffisant, moi si ! Voilà ce que tu ne comprends pas.

JOSEPH : Si je suis ici par peur, tu l'es par déception.

CHARLES : Et alors, quoi de plus noble qu'une trahison par amour.

JOSEPH : Une passion alimentée de cadavres et de bière, c'est ça le vrai amour pour toi ?

CHARLES : La création se nourrit bien de destructions. Alors il faut savoir faire des petits sacrifices, pour parvenir à mieux.

JOSEPH : Tu es devenu aveugle.

CHARLES : Peut-être bien, qui sait ? *(Qui se dirige vers sa table.)* Mais une chose est sûre, la canne qui me sert de guide, c'est elle que tu devras suivre dorénavant. Que tu le veuilles ou non !

FRANÇOIS : Werner avait raison, t'es vraiment rien qu'une pourriture.

JOSEPH : François !

CHARLES : Des questions, grenadier Meyer ?

JOSEPH : Rien Charles tu le connais, il a toujours ten-

dance à s'emporter.

CHARLES : Moi non, grenadier Kopp !

JOSEPH : Oui mon capitaine !

CHARLES : D'autres questions ? Bien. *(Il sort une fiche du dossier.)* Vous êtes affecté à la 4^{ème} compagnie du 326^{ème} bataillon d'infanterie. Mais avant de rejoindre vos positions, je vais vous remettre vos armes et vous allez prêter serment. *(Qui cherche deux fusils et s'avance vers eux.)* Grenadier Kopp !

JOSEPH : Oui mon capitaine.

CHARLES : Grenadier Meyer !

FRANÇOIS : Oui mon capitaine.

CHARLES : Levez la main droite et répétez après moi. Devant Dieu, je jure par ce serment sacré de rester toujours fidèle au Führer du peuple allemand, Adolf Hitler, chef suprême de la Wehrmacht.

FRANÇOIS & JOSEPH : *(Sans effort.)* Devant Dieu, je jure par...

CHARLES : Je ne vous entends pas, soldats !

FRANÇOIS & JOSEPH : Devant Dieu, je jure par...

CHARLES : Plus fort !

FRANÇOIS & JOSEPH : Devant Dieu, je jure par...

CHARLES : Plus fort !

FRANÇOIS & JOSEPH : Devant Dieu, je jure par ce serment sacré, de rester toujours fidèle *(François baisse le bras.)* au Führer du peuple allemand, Adolf Hitler, chef suprême de la Wehrmacht.

CHARLES : En valeureux soldat, toujours et en tout lieu, je m'engage à sacrifier ma vie pour respecter ce serment.

FRANÇOIS & JOSEPH : En valeureux soldat, toujours et en tout lieu, je m'engage à sacrifier ma vie pour respecter ce serment.

CHARLES : Bien. *(Il tend un fusil à Joseph qui le prend et lui serre la main.)* Heil Hitler ! *(Il le salue.)*

JOSEPH : Heil Hitler ! *(Il lui rend son salut.)*

CHARLES : *(Il tend un fusil à François qui le prend mais qui lui refuse sa poignée de main.)* T'en crèveras Meyer ! T'en crèveras, je te le garantis ! *(Il sort.)*

JOSEPH : T'aurais pas dû.

FRANÇOIS : *(Qui se dirige vers le fond.)* Tu l'as fait avant moi. C'est moi qui étais en retard.

JOSEPH : Oui. Mais maintenant, il fera tout son possible pour que tu ne sortes pas d'ici vivant.

FRANÇOIS : T'inquiète, je ne lui ferai pas ce plaisir.

JOSEPH : Qu'est-ce que tu comptes faire ?

FRANÇOIS : *(Qui revient sur Joseph.)* Les Russes sont juste en face, il suffit de franchir la ligne. Parce que tu crois à ces salades ?

JOSEPH : Non bien sûr, mais !

FRANÇOIS : Mais quoi ! T'as pas envie de mettre les bouts ?

JOSEPH : C'est pas la question.

FRANÇOIS : Alors ?

JOSEPH : Alors je sais pas, voilà !

FRANÇOIS : Si ça peut te rassurer, dans le train, j'ai discuté avec un permissionnaire qui remontait en première ligne. Il m'a dit que les Russes passent des messages pour nous.

JOSEPH : Comment ça, pour nous ?

FRANÇOIS : Pour les incorporés de force, pour nous, quoi ! Des messages en alsacien lus par des Alsaciens, avec la musique du pays et même Tino Rossi. Tu n'y croyais pas, hein !

JOSEPH : J'avoue que non.

FRANÇOIS : Tu es rassuré maintenant ?

JOSEPH : *(Sans conviction.)* Oui.

FRANÇOIS : C'est un gars du pays qui me l'a dit. On peut lui faire confiance.

JOSEPH : Tu sais les gars du pays en ce moment.

FRANÇOIS : Je sais. Mais c'est l'occasion ou jamais de pouvoir rejoindre l'Angleterre et de Gaulle. Il faut la saisir, elle ne se présentera pas deux fois.

JOSEPH : Mais lui, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

FRANÇOIS : Il est père de famille. *(Il se dirige vers la sortie.)* Allez, viens ! Faut y' aller ! C'est notre chance !

JOSEPH : François, je...

FRANÇOIS : Tu as peur ?

JOSEPH : Non ce n'est pas ça. Et Angéla, tu y penses ?

FRANÇOIS : On n'est pas mariés et puis elle comprendra. Allez viens ! *(Il le saisit par le bras.)* Il faut en profiter. Il n'y a pas de combat. C'est l'occasion rêvée, viens !

JOSEPH : *(Il se dégage.)* François, moi aussi je vais être père de famille. Marie est enceinte.

FRANÇOIS : Tu crois qu'elle préférerait pas te savoir déserteur, libre et vivant plutôt que mort dans un combat qui n'est pas le tien ?

JOSEPH : Si, bien sûr !

FRANÇOIS : Alors ?

JOSEPH : Alors, j'avoue que je n'ai pas le courage de les abandonner. Pas maintenant.

FRANÇOIS : C'est bon Joseph, j'ai compris.

JOSEPH : Je t'assure, si ça ne tenait qu'à moi, je t'aurais suivi. Mais...

FRANÇOIS : Ça va, ça va, j'ai compris. Ne t'inquiète pas Joseph.

JOSEPH : Tu veux que je dise quelque chose à Angéla ?

FRANÇOIS : Dis-lui simplement que je suis parti pour un monde meilleur. Le reste, elle comprendra. Allez, salut, l'ami. *(Ils s'embrassent.)* Mais essaie de ne pas te faire muter sur l'autre front. Ça m'emmerderait beaucoup qu'une de mes balles perdues te touche ! *(Il lui tape sur l'épaule.)*

JOSEPH : Connard !

FRANÇOIS : Allez, t'embrasses tout le monde de ma part et surtout ce vieux demeuré de Werner.

JOSEPH : J'oublierai pas.

FRANÇOIS : J'y vais sinon je vais rater mon bateau pour l'Afrique. Allez, salut Joseph ! *(Il sort.)*

JOSEPH : Salut, François !

NOIR

La lumière se fait sur le salon du ménage Kopp. Werner est assis et lit le journal. La radio est allumée, et diffuse de la musique classique. Le programme est interrompu.

LA RADIO : Chers auditeurs, nous interrompons notre programme pour un communiqué du Strasburg Opferring Robert Hoffmann.

M. HOFFMANN : Chers camarades ! Alors que des milliers de fils d'Alsace, accomplissent bravement leur devoir de soldat allemand, de jeunes alsaciens se sont récemment soustraits individuellement, par la fuite, à l'appel sous les drapeaux. Nous ne pouvons admettre qu'un ramassis de lâches déserteurs souillent la réputation de l'Alsace, qui est de vouloir tout entière accomplir courageusement son devoir. Pour la défense de la justice supérieure, je refuse de protéger plus longtemps de ma main des marginaux tombés sous le coup de la loi militaire. Une série de déserteurs paient déjà de leur vie ce crime contre la camaraderie au sein du peuple allemand. Telle est la logique socialiste naturelle à une heure qui demande, aux millions d'hommes de notre peuple et de l'alliance guerrière de l'Europe, de protéger en tout lieu, par le don de soi le plus total, l'existence de tous. Heil Hitler ! C'était un communiqué de Robert...

Werner se lève et coupe la radio.

WERNER : Fumier !

Il retourne s'asseoir. Joseph entre, il apporte avec lui son uniforme qu'il dépose sur une chaise.

JOSEPH : T'as éteint la radio ?

WERNER : Oui, ils ont remplacé les maîtres chanteurs par la voix de son maître.

JOSEPH : (Qui se déshabille et enfille son uniforme.) Ah, je vois, notre cher ami « Robess ». Que deviendrait la pensée alsacienne sans lui ?

WERNER : Joseph !

JOSEPH : Je sais Werner. Mais il le faut.

WERNER : Pourquoi ? Les alliés ont débarqué. Ce sera bientôt la fin.

JOSEPH : Justement. Ils sont hantés par une nouvelle défaite, et cela les rend encore plus dangereux.

WERNER : On peut te cacher.

JOSEPH : Si ça ne tenait qu'à moi, ce serait déjà fait. Mais il est hors de question d'abandonner Marie et la petite.

WERNER : Qui te parle de les abandonner ? On peut

vous cacher tous les trois.

JOSEPH : Avec la petite ! Tu n'y penses pas sérieusement !

WERNER : D'autres l'ont déjà fait.

JOSEPH : Tu sais où ils sont maintenant, alors !

WERNER : Joseph, tu t'en es tiré une première fois, tu as eu beaucoup de chance. Ne tente pas le diable, reste !

JOSEPH : Merci Werner, ta foi dans mon retour me touche beaucoup.

WERNER : Excuse-moi ! Je voulais pas dire ça. (*Il lui prend le bras.*)

JOSEPH : Je sais bien.

WERNER : Non ce qui m'inquiète, c'est les victoires des Russes.

JOSEPH : Je te l'ai déjà maintes fois répété Werner, je n'y crois pas.

WERNER : Et les charniers de Katyn, de la propagande ?

JOSEPH : Un habile Montage ! On a l'habitude.

WERNER : En es-tu sûr ?

JOSEPH : Non, mais ce n'est pas dans leur intérêt. Pourquoi massacrer les populations qu'ils libèrent. Ça ne ferait que renforcer l'unité des autres. Non je n'y crois pas.

WERNER : Peut-être simplement pour leur imposer la leur.

JOSEPH : Attention Werner les discours de Robert commencent à déteindre sur toi. Non vois-tu, le seul vrai danger là-bas, c'est Charles.

WERNER : Je souhaite pour toi qu'il soit crevé !

JOSEPH : Malheureusement cela ne changera rien, ils le remplaceront par un autre. C'est le bétail qui leur fait défaut.

WERNER : Alors pourquoi les satisfaire ?

JOSEPH : Arrête Werner s'il te plaît. Tu connais mes raisons. Si je le fais c'est uniquement pour Marie et la petite. Je ne veux pas qu'il leur arrive quoi que ce soit.

WERNER : Tu as peur ?

JOSEPH : Pour elles oui ! Moi je m'en fous.

WERNER : Dis pas ça !

JOSEPH : C'est pourtant la vérité.

WERNER : Mais elle aussi, elle a peur pour toi.

JOSEPH : Je sais. Mais je ne veux pas leur faire courir le moindre risque.

JOSEPH : De quoi nous causait ce bon « Robess » ?

WERNER : Des déserteurs.

JOSEPH : Ah tu vois ! Je suppose qu'il leur a fait une avalanche de promesses.

WERNER : Comme de coutume.

JOSEPH : Et qu'en faisait il cette fois-ci, des égarés, des lâches, des traîtres, des dégénérés ?

WERNER : Des marginaux.

JOSEPH : Tiens ! Des marginaux ! Dans le fond il a pas tort. Les marginaux, c'est eux qui ont le vrai courage. Tous les François, tous les Charles, tous les Hoffmann, ce sont eux ! Ceux qui croient ! Moi, j'essaie de passer

au travers tout comme Henri, mais je m'y prends mal. Dépourvu d'idéal, je ne suis rien.

WERNER : Tu as fait ce que tu devais faire, tu as refusé.

JOSEPH : Non Werner, c'est Charles qui a raison. Je suis victime de ma mauvaise conscience. C'est elle qui a choisi pour moi. Elle m'a fourni les scrupules mais pas le courage d'assumer jusqu'au bout. Plus j'y pense, et plus j'ai peur de devenir un lâche.

WERNER : Ne dis pas ça ce n'est pas vrai !

JOSEPH : Bien sûr que ça l'est ! Sinon, je ne serais pas ici.

WERNER : Alors, mort pour le Reich !

JOSEPH : Peu m'importe. Du moment qu'elles soient en vie, c'est l'essentiel.

WERNER : Tu fais une belle connerie.

JOSEPH : Rassure-toi, je l'ai déjà faite, le jour où j'ai dit non !

Marie entre avec un cabas dans chaque main.

WERNER : Joseph !

JOSEPH : Attends chérie j'arrive. *(Qui se dirige vers Marie.)* Pas d'ennuis ?

MARIE : Aucun rassure-toi. *(Ils s'embrassent.)* Bonsoir Werner.

WERNER : *(Qui se lève.)* Bonsoir Marie, tu es ravissante ce soir.

MARIE : Et toi un incorrigible flatteur. *(Qui se dirige vers la table.)*

WERNER : Oh tu sais, tout ça c'est plus de mon âge.

MARIE : Justement ! Alors au diable les privations. Fermez les yeux s'il vous plaît messieurs ! *(Elle fouille dans un des cabas et en sort un lièvre.)* Abracadabra ! Et voilà !

WERNER : Oh belle prise ! Bravo Marie je te félicite. Tu t'es débrouillée comme un chef. On peut savoir ?

MARIE : Le système « D » !

JOSEPH : Le système « D », tu veux rire. Il y a du Papy Roger là-dessous, n'est-ce pas ?

MARIE : Non mon chéri !

JOSEPH : Attention petite fille, le bon Dieu n'aime pas les mensonges ! *(Qui enlace Marie.)*

MARIE : Mais je ne mens pas Monsieur, c'est ma Mamie qui m'a tout donné.

JOSEPH : Oh, alors je crains le pire. *(Il l'embrasse.)* Fais voir !

MARIE : *(Qui déballe les cabas.)* Du « Presskopf » pour Monsieur. Du chocolat pour Madame. Du lait pour la petite. Encore de la cochonnaille pour Monsieur. Du Munster, des œufs, du beurre et tenez-vous bien, du Champagne ! Bref, il n'y en a que pour Monsieur.

JOSEPH : Avec Mamie Jeanne, c'est la crise de foie assurée. Non mais regarde-moi ça Werner ! Il y en a pour un régiment entier.

WERNER : Je vois ! C'est Byzance chez vous.

JOSEPH : Que veux-tu Werner, un jeune ménage, ça improvise toujours un peu au début.

WERNER : Pour de l'improvisation, tu repasseras, c'est fait de main de maître.

JOSEPH : Parfaitement ! Marie est une vraie mère pour moi.

MARIE : Dis pas de sottises !

WERNER : À bien regarder, on est obligé de le croire. Tu es une vraie maîtresse de maison : savoir-vivre, grâce, intelligence...

JOSEPH : opine du chef.

MARIE : Mais vous allez arrêter tous les deux. Je fais simplement mon devoir de femme « allemande », qui pour mieux aimer et choyer son mari, utilise le système « D » à la française, c'est tout !

JOSEPH : Un difficile compromis mais qui ne gâte rien !

WERNER : En effet. C'est pourquoi je ne vais pas vous embêter plus longtemps. J'y vais, bonsoir !

MARIE : Mais non Werner reste ! *(Elle le retient.)*

WERNER : Non c'est gentil. Mais je ne voudrais pas gâcher votre soirée. Je suis sûr que vous avez mieux à faire, et je le comprends. Allez !

MARIE : Ne t'inquiète pas pour ça. Nous avons toute la nuit devant nous, n'est-ce pas chéri ? Il dormira dans le train.

JOSEPH : Puisque Madame le dit.

MARIE : Allez Werner ne te fais pas prier. Tu sais ce qu'il en coûte de contrarier une Deutsche Frau.

WERNER : Bien, si vous insistez. Mais vous êtes sûrs que...

JOSEPH : Allez Tais-toi ! Assieds-toi, là, et occupe-toi de ça. *(Il lui donne la bouteille.)* Moi j'ai du pain sur la planche. À tout de suite *(Il embrasse Marie et sort avec le lièvre.)*

MARIE : *(Qui enlève sa veste et la pose sur le dossier de la chaise.)* De quoi parliez-vous ?

WERNER : Oh tu sais, toujours un peu des mêmes choses.

MARIE : Je vois. *(Qui fouille dans son sac.)* Tiens, regarde. Je l'avais prêté à une collègue de l'école. Son mari partait pour le front, elle voulait des photos du départ. C'est mon père qui m'en a fait cadeau, le jour de ma confirmation. *(Qui lui donne l'appareil.)*

WERNER : Un bien joli cadeau. *(Qui l'inspecte)* Il est chargé ?

MARIE : Oui. Sur le chemin du retour, j'en ai profité pour acheter une pellicule.

WERNER : Du beau matériel ! *(Qui lui rend.)*

MARIE : Merci. *(Tout en jouant avec l'appareil.)* Tu sais t'en servir ?

WERNER : Quelle question ! J'ai beau être un vieux demeuré je suis pas encore gâteux à ce point !

MARIE : Eh bien, j'aimerais que tu prennes des photos de nous ce soir.

WERNER : Avec son uniforme !

MARIE : Et alors, c'est un crime ?

WERNER : Non, je n'ai pas dit ça. Mais tu en as d'autres beaucoup plus sympathiques. Elles ne sont pas du jour c'est entendu, mais quelle importance ?

MARIE : Les autres en ont, moi pas.

WERNER : Il y a autre chose.

MARIE : Qu'est-ce que tu vas chercher.

WERNER : Marie. Dis moi ce qu'il y a ?

MARIE : Tu me promets de ne rien lui dire. S'il te plaît.

WERNER : Je te le promets.

MARIE : Il faut qu'il parte. Nous sommes des otages. *(Elle s'assoit.)* Tout à l'heure, je suis sortie plus tôt de la réunion. Et j'en ai profité pour passer à la boutique d'Angéla. Elle n'y était pas, le rideau était tiré J'ai tout de suite pensé qu'elle s'était absentée pour faire une course. J'allais partir quand la concierge de l'immeuble est sortie. Je lui ai demandé la raison de cette fermeture et si Angéla en avait pour longtemps. Elle m'a répondu que c'était une fermeture définitive.

WERNER : Comment ça définitive ?

MARIE : La gestapo. Ils sont venus la chercher ce matin. Ils l'ont envoyée à Buchenwald, parce que François a déserté.

WERNER : Marie, je...

MARIE : Tu me promets que tu ne lui diras rien ? Je ne veux pas qu'il s'inquiète.

WERNER : J'aurais dû le tuer. Tout ça c'est à cause de ce salopard de Charles. Quand je pense que c'est François qui m'avait empêché de le corriger. Je regrette. Vraiment je regrette. J'aurais dû lui défoncer le crâne !

MARIE : Ne dis pas ça. Il ne le sait peut-être même pas.

WERNER : Il est responsable.

MARIE : Mais il ne l'aurait pas fait. Pas Angéla.

WERNER : Quelle différence ! Ses camarades l'ont bien remplacé dans cette besogne. Quand je pense à son père. Pourquoi lui ?

MARIE : *(Qui lui prend la main.)* Werner, tu m'as promis.

WERNER : Ne te fais pas de souci, je ne lui dirai rien. Des femmes, des gosses, c'est... Je voudrais les voir tous crever !

MARIE : Ne sois pas comme eux Werner. La vengeance n'apporte rien de bon.

WERNER : Il n'empêche, tout se paiera.

Joseph entre avec un plateau.

JOSEPH : Tu as raison Werner, tout se paye ! Et ce soir, ce sont nos estomacs qui vont en faire les frais. Je vous ai préparé un repas digne de ces douloureux temps de rigueur. Mais pour commencer, quelques petits apéritifs.

MARIE : *(Qui prend le plateau et le pose sur la table.)* Attends. Avant, j'aimerais qu'on prenne des photos.

JOSEPH : Des photos !

MARIE : *(Elle le prend par le bras.)* S'il te plaît !

JOSEPH : Maintenant et comme ça ?

MARIE : Oui, je t'en prie !

JOSEPH : *(Hésitant.)* Et bien, pourquoi pas. Werner, qu'est-ce que t'en dis ?

Werner approuve de la tête.

JOSEPH : Alors allons-y pour la photo souvenir !

MARIE : Werner, s'il te plaît ! *(Elle lui donne l'appareil.)*

JOSEPH : *(Qui prend place aux côtés de Marie.)* Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour être aimable, j'te jure !

MARIE : Une autre, s'il te plaît ! *(Joseph lui prend la taille.)* Non, tout seul. *(Qui se dégage et rejoint Werner.)*

JOSEPH : Bien « Madame » ! Comme « Madame » voudra ! Comment le veut-elle ? Au garde à vous ou au repos ? Martial ou détendu ? Heureux ou...

MARIE : Chuuut ! Juste toi !

NOIR

Projeté sur le tulle de fond de scène. Des images vivantes d'actualité allemandes. Elles sont accompagnées de tirs d'artillerie. Quatre prisonniers sont à genoux les mains sur la tête. Joseph son arme en bandoulière monte la garde. Charles entre. Joseph se met au garde à vous.

JOSEPH : Mon capitaine !

CHARLES : Repos sergent. *(Il jette un regard sur les prisonniers.)* Partisans ?

JOSEPH : Je ne sais pas mon capitaine. Ils n'ont pas été interrogés.

CHARLES : *(Il se dirige vers la table.)* Ils se reproduisent vraiment plus vite qu'on les tue. C'est pire que la vermine, enfin. *(Il enlève son manteau et s'installe.)* Des pertes ?

JOSEPH : Oui mon capitaine. Le soldat Lemper.

CHARLES : Lemper, Lemper, ah oui ! Il s'est bien conduit sous le feu ?

JOSEPH : Oui mon capitaine. *(Il lui donne sa plaque matricule.)*

CHARLES : Bien ! Son père sera content. Son fils a donné pour le Vaterland. Autre chose ?

JOSEPH : Non mon capitaine. *(Il lui donne son rapport.)*

CHARLES : Le rapport préliminaire ?

JOSEPH : Oui mon capitaine.

CHARLES : *(Il regarde le document avec négligence.)* Bien, bien. Mais je vous en prie sergent, repos. Prenez une chaise.

JOSEPH : Non merci mon capitaine.

CHARLES : Cigarette ?

JOSEPH : *(En prend une, mais refuse le feu.)* Merci mon capitaine.

CHARLES : Ça doit vous changer du tabac russe, non ?

JOSEPH : Oui mon capitaine.

CHARLES : Un verre de Riesling 1938 ? (*Qui sert dans des gobelets.*)

JOSEPH : Merci mon capitaine. (*Qui refuse de trinquer.*)

CHARLES : Allons Joseph ! Trêve de discipline, c'est avec l'ami que je bois pas avec le sergent.

JOSEPH : Quel ami ?

CHARLES : Tu m'en veux toujours ?

JOSEPH : Je n'oublie pas, voilà tout

CHARLES : Qu'à cela ne tienne. Alors le pays, comment va-t-il ?

JOSEPH : Il avance au rythme des oies.

CHARLES : Décidément j'ai bien l'impression que ce riesling possède toutes les vertus. Même celle de faire rire.

JOSEPH : Pourquoi, il est aussi interdit de rire ?

CHARLES : Bien sûr que non. Pas entre camarades. Mais vois-tu, en ce moment il se consomme avec d'extrêmes précautions. Disons qu'il faut qu'il soit judicieux et de rigueur.

JOSEPH : Le Führer est à la diète.

CHARLES : (*Qui se dirige vers Joseph.*) Oh rassure-toi, pas pour longtemps. Les dieux sont en train de lui forger des armes nouvelles foudroyantes. Avec elles, il sera bientôt convié au banquet de la victoire, et nous avec.

JOSEPH : Ce n'est pas ma victoire.

CHARLES : Elle le sera.

JOSEPH : Jamais.

CHARLES : Tu préfères ta condition actuelle ?

JOSEPH : Ne crois pas que je vais accepter ici ce que j'ai refusé là-bas. Si je tue, c'est par obligation, non par idéal. Je ne suis pas un assassin.

CHARLES : Pas plus que tu n'es un martyr. Mais tu risques d'en apprendre encore beaucoup sur toi-même. Des choses qui te dépassent et que tu crois encore impossibles pour l'instant, tu verras.

JOSEPH : J'ai ma conscience pour moi.

CHARLES : Bien sûr ! J'oubliais, en bon catholique tu fais une prière pour chaque soldat russe que tu arraches à la vie. Et bien j'espère pour toi qu'ils en auront autant à ton service si tu venais à tomber entre leurs mains. Car vois-tu, je doute qu'ils estiment à sa juste valeur ta condition de meurtrier sous la contrainte.

JOSEPH : Tu te trompes !

CHARLES : Oui ! Tu dois avoir certainement raison. On arrive bien à faire parler un perroquet, alors pourquoi ne pourrait-on pas réussir à faire réfléchir un sous-homme. Avec un bon dressage, ce n'est pas chose impossible. À mon avis, c'est une perte de temps, mais bon, pourquoi pas ? Qu'en penses-tu ?

JOSEPH : Si le cours d'éducation politique est terminé, je demande la permission de me retirer mon capitaine.

CHARLES : Permission accordée, sergent Kopp. (*Joseph se met au garde à vous, salue et se dirige vers la sortie*) Un instant sergent ! (*Joseph s'arrête et se retourne face*

à Charles.) Vous oubliez quelque chose !

JOSEPH : Je ne vois pas de quoi vous voulez parler mon capitaine.

CHARLES : Vous n'êtes pas sans savoir qu'il existe des consignes très strictes en matière de sécurité, sergent.

JOSEPH : Oui mon capitaine.

CHARLES : Quelles sont-elles ?

JOSEPH : Aucun prisonnier ne peut être fait car il constitue un risque en la matière.

CHARLES : Bien. Alors pourquoi sont-ils encore ici ?

JOSEPH : J'ai reçu des ordres mon capitaine.

CHARLES : Lesquels ?

JOSEPH : Prendre le village de Zanitcha, ramener les survivants et attendre de nouvelles instructions.

CHARLES : Bien ! Maintenant exécutez les consignes, sergent !

JOSEPH : Mais ils n'ont pas été interrogés mon capitaine.

CHARLES : Ce n'est pas nécessaire.

JOSEPH : Ce ne sont pas des partisans, ils sont innocents !

CHARLES : Aucune importance. Exécutez-les, c'est un ordre !

JOSEPH : Je refuse mon capitaine.

CHARLES : Ah Joseph, tu ne changeras donc jamais. C'est pourquoi, pour te donner un peu plus de cœur à l'ouvrage, je vais te faire une confidence. Depuis plusieurs mois, onze pour être exact, tu es sans nouvelles de ton ami François, n'est-ce pas ?

JOSEPH : Il a été porté disparu.

CHARLES : Oui, c'est ce qu'on a voulu nous faire croire. **JOSEPH** : Je me tiendrai à la version officielle.

CHARLES : Elle ne l'est plus. Un caporal et un soldat de sa compagnie ont reconnu officiellement après un interrogatoire, sa désertion. Mais peu importe. Revenons plutôt à ce qui nous intéresse vraiment. Donc pour que cette entreprise puisse avoir une réelle chance de succès, il lui fallait compter sur la bienveillance des soldats d'en face, comme l'avait fait jadis mon père. Mais vois-tu, le soldat russe n'est pas le français de 14 et encore moins l'américain ou l'anglais d'aujourd'hui.

JOSEPH : Et ces tracts que l'on reçoit par avion ? Et les messages de nos camarades alsaciens, qu'est-ce que tu en fais ?

Joseph lui montre un tract qu'il a sorti de sa poche. Charles le lui prend.

CHARLES : Décidément, tu accumules les motifs de sanction. Mais j'avoue être de plus en plus surpris par la naïveté de la confiance que tu portes à la propagande bolchevique. C'est pourquoi je préfère te laisser seul juge de la profonde amitié qui lie l'URSS aux pauvres camarades alsaciens incorporés de force. (*Charles sort des photos d'un dossier et les donne à Joseph*) Tiens, jette un coup d'œil sur ces photos. (*Il*

s'approche de lui et regarde les photos.) J'avoue qu'on à peine à le reconnaître. Il faut dire que tes gentils petits camarades de l'armée rouge sont passés maîtres dans l'art de l'émasculatation, ainsi que le maniement de la cuillère pour extraire les yeux de leurs orbites. Ils pratiquent même l'humour, tout comme toi, le sexe dans la bouche. Caustique, non ? Mais rassure-toi, ça doit certainement être une de leurs nombreuses coutumes locales, pour souhaiter la bienvenue à des amis.

JOSEPH : Je ne te crois pas. C'est un montage !

CHARLES : Un montage ! *(Il retourne derrière son bureau.)* Voyons Joseph, pas de propagande entre nous s'il te plaît. En tout cas, pour le caporal Schmidt qui l'a découvert, je peux t'assurer que son estomac n'était pas du même avis.

JOSEPH : Pourquoi ?

CHARLES : Il a dû se poser la même question. Mais un peu trop tard. Te voilà fixé sur la vraie nature de tes amis. À toi maintenant de faire le bon choix et de venger ton camarade.

JOSEPH : En commettant la même erreur.

CHARLES : Ce n'est pas une erreur Joseph, ce sont des sauvages ! Eux n'hésiteraient pas une seule seconde, parce qu'ils ne s'embarrassent pas de tant de préjugés. Tu es l'ennemi qu'il faut détruire, et ceci par n'importe quel moyen. C'est tout !

JOSEPH : *(Qui braque son arme sur Charles.)* Tu me dégoûtes. Tu es comme ces salopards qui ont fait ça à François.

CHARLES : Vas-y Joseph, tire ! Mais je peux te garantir que tu ne le feras pas !

JOSEPH : Pauvre con ! Si tu crois que j'ai peur de mourir ! *(Il charge son arme.)*

CHARLES : Toi non. Mais Marie et la petite sûrement ! Alors vas-y, tire ! tire ! Et elles partiront dès demain rejoindre Angéla à Buchenwald, si bien sûr elle est encore en vie.

JOSEPH : Tu n'as pas...

CHARLES : Il a déserté. Je n'ai fait qu'appliquer les instructions relatives à cette attitude antipatriotique. La déportation de la famille.

JOSEPH : Ce n'est pas vrai, pas Angéla.

CHARLES : Ce sont les ordres ! A vous maintenant d'exécuter les vôtres, sergent.

Joseph baisse son arme.

CHARLES : Mon pauvre Joseph. Ta naïveté me surprendra toujours. *(Il regarde sa montre.)* Mais l'heure passe et je dois me rendre au Q.G. *(Il prend son manteau et son dossier.)* Je vous laisse avec votre mauvaise conscience, sergent Kopp. *(Il va pour sortir et s'arrête près de la porte.)* Ah, encore une chose sergent. Un suicide de votre part n'aurait pour effet qu'une confirmation du départ dans le prochain convoi en direction

de Buchenwald. Sur ce je vous laisse car je déteste être en retard, et vous n'avez que le temps. *(Il sort.)*

JOSEPH : reste face aux prisonniers.

NOIR

Joseph est assis, la tête dans les mains.



Gérald Morales, La Laiterie, Strasbourg, le 15 décembre 1998 © Jacky Mace

SOLDAT RUSSE : ⁽¹⁾Frantsouskille pliénéille, tavarich palkovnik. ⁽¹⁾Le prisonnier français, camarade colonel.

OFFICIER RUSSE : ⁽²⁾Obéskali? ⁽²⁾A-t-il été fouillé ?

SOLDAT RUSSE : ⁽³⁾Taktótchna, tavarich palkovnik. ⁽³⁾Oui camarade colonel.

OFFICIER RUSSE : ⁽⁴⁾Haracho. ⁽⁴⁾Bien.

L'officier russe entre, Joseph se lève et salue à la Française. L'officier lui fait signe de se rasseoir, en fait de même et compulse son dossier. Un temps.

OFFICIER RUSSE : Quelle fonction occupiez-vous dans l'armée allemande ?

JOSEPH : Vous parlez français ! Ah mon colonel vous ne pouvez pas savoir comme je suis content de...

OFFICIER RUSSE : *(Qui le coupe.)* Répondez à la question s'il vous plaît !

JOSEPH : Grenadier mon colonel. 4^{ème} compagnie du 326^{ème} bataillon d'infanterie.

OFFICIER RUSSE : Quel grade ?

JOSEPH : Sous-officier chef de section.

OFFICIER RUSSE : Etes-vous en possession d'informations d'importance, codes ou autres ?

JOSEPH : Non mon colonel je le regrette. Mais je suis tout disposé à vous faire part de tous les renseignements qui peuvent vous être utiles. Et cela avec le plus grand plaisir.

OFFICIER RUSSE : Comment expliquez-vous votre présence dans l'armée fasciste ?

JOSEPH : Je suis français mon colonel. Le livret militaire que vous tenez entre les mains en fait foi. J'ai servi dans l'armée française durant la campagne de France, avant la défaite. Je l'ai conservé avec moi dans l'éventualité de cette situation. Si les Allemands l'avaient découvert, ils m'auraient pendu pour haute trahison. Je porte l'uniforme vert de gris depuis un an et demi mais c'était contre ma volonté. J'ai été incorporé de force dans l'armée fasciste comme tous mes camarades alsaciens-lorrains. Je vous dis tout cela maintenant parce que je serais très heureux de pouvoir enfin combattre aux côtés de l'armée rouge.

OFFICIER RUSSE : Qui me le prouve pour ce qui vous concerne ?

JOSEPH : Rien et je le sais mon colonel. Je n'ai que ce livret et ma bonne foi. Mais vous avez certainement été informé en haut lieu sur le caractère dramatique de notre situation.

OFFICIER RUSSE : Savez-vous qu'il y a des Français qui nous combattent ouvertement ?

JOSEPH : Je ne comprends pas mon colonel.

OFFICIER RUSSE : C'est pourtant simple. Des Français participent comme d'autres peuples d'Europe au combat contre la liberté dans l'armée fasciste.

JOSEPH : J'avoue que je ne le savais pas mon colonel. Et je pense que très sincèrement ils ont dû être abusés par la propagande. Car ils ne peuvent connaître le vrai visage du fascisme comme nous le connaissons, vous et moi.

OFFICIER RUSSE : Ne croyez pas cela. Ils ne sont ni égarés ni manipulés. L'acharnement des combats qu'ils nous livrent le prouve. Ils ont foi en Hitler.

JOSEPH : (*Embarrassé.*) Mon colonel je ne sais plus quoi vous dire. Vous me voyez aussi surpris que désolé. J'ai toujours cru mes compatriotes capables de faire autre chose que de la résistance. Mais de les voir trahir leur pays et leurs traditions, jamais. Nous ne sommes pas de ces gens, ni vous ni moi mon colonel. Cela, j'en suis certain.

OFFICIER RUSSE : J'aimerais le croire.

JOSEPH : Je comprends votre embarras mon colonel, mais comprenez le mien. J'avais placé tous mes espoirs dans ce livret. Mes autres camarades n'ont peut-être pas eu cette même idée, ou tout bonnement le courage de prendre ce risque. De plus, nombre d'entre eux viennent de la campagne et parlent un français qui se trouve être nettement moins bon que le vôtre mon colonel. Sans parler de ceux qui ne parlent que l'alsacien et l'allemand. Je m'imaginai donc naïvement chanceux et bien mieux disposé que mes camarades, pour affronter cette situation que je savais difficile. Mais il est vrai que c'était sans compter sur la trahison de mes compatriotes et leur engagement volontaire dans l'armée fasciste. Je vous assure que j'en ignorais l'existence

jusqu'à maintenant. Me voilà donc comme les autres mon colonel. Avec ma seule bonne foi, pour vous prouver le contraire. Mais je peux vous assurer qu'elle est sincère, tout comme j'ai pleinement confiance dans la clairvoyance de votre jugement.

L'officier étudie à nouveau les documents de Joseph. Il en sort deux photos, qu'il regarde avec attention.

OFFICIER RUSSE : Votre femme ?

JOSEPH : Oui mon colonel. Avec ma fille Marie-Louise.
OFFICIER RUSSE : Elles sont charmantes. Une belle famille.

JOSEPH : Merci mon colonel.

OFFICIER RUSSE : Elles doivent vous manquer ?

JOSEPH : Oui beaucoup. Nous sommes malheureusement nombreux dans le même cas et j'imagine que vous aussi, mon colonel.

OFFICIER RUSSE : Oui, elle est morte.

JOSEPH : (*Gêné.*) Je suis désolé mon colonel. Je ne...

OFFICIER RUSSE : Ce n'est rien. Vous ne pouviez pas le savoir. (*Qui pose les documents et cherche un paquet de cigarettes.*) Cigarette ?

JOSEPH : Volontiers mon colonel. (*Qui s'avance et la prend. L'officier lui tend du feu.*) Si cela ne vous fait rien je préfère la garder pour plus tard. Pour ne rien vous cacher, je ne suis pas un gros fumeur. Mais cela me ferait plaisir de pouvoir la partager avec un camarade du pays, un Strasbourgeois.

OFFICIER RUSSE : Je comprends. Tenez ! (*Il lui donne une autre cigarette.*) Comme cela, vous ne serez pas en reste tout à l'heure.

JOSEPH : (*Il prend la cigarette et la met dans une poche.*) Merci pour lui mon colonel.

OFFICIER RUSSE : J'ai pris bonne note de votre désir de nous communiquer des informations, mais elles ne sont d'aucune utilité. Vous devez savoir que nous ne laissons plus aux Allemands le temps de réagir normalement. Personnellement je ne doute pas de votre sincérité, mais il subsiste un point que j'aimerais éclaircir. Vous avez été capturé les armes à la main, en défendant une position dont vous auriez pu vous soustraire en désertant. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

JOSEPH : J'ai pris peur mon colonel.

OFFICIER RUSSE : Pourquoi ?

JOSEPH : J'ai eu un doute.

OFFICIER RUSSE : Un doute ?

JOSEPH : Oui mon colonel, et je m'en excuse. J'ai cru un instant aux mensonges de la propagande hitlérienne.

OFFICIER RUSSE : (*Amusé.*) Ai-je donc l'air d'un sauvage ?

JOSEPH : Non, assurément !

OFFICIER RUSSE : Alors ?

JOSEPH : Un de mes amis avait déserté pour rejoindre

vos lignes. Il a été retrouvé lâchement mutilé et assassiné, par des soldats d'une division caucasienne devant laquelle nous nous trouvions.

OFFICIER RUSSE : Un regrettable incident.

JOSEPH : J'ai toujours voulu croire que c'était là le geste de soldats isolés non avertis, ou en mal de vengeance. Mais je dois bien reconnaître qu'au moment précis de ma capture ces images me sont revenues. J'ai douté et j'ai pris peur.

OFFICIER RUSSE : J'espère qu'elles sont maintenant dissipées ?

JOSEPH : Totalement mon colonel. Et je me réjouis que vous le preniez ainsi.

Un temps.

OFFICIER RUSSE : Connaissez-vous le village de Zanitcha ?

JOSEPH : De nom, mon colonel.

OFFICIER RUSSE : Savez-vous ce qui s'y est passé ?

JOSEPH : J'ai entendu dire qu'il a été rasé.

OFFICIER RUSSE : C'est exact. Et ses habitants ont été sauvagement assassinés. Six cent quarante-deux innocents.

JOSEPH : C'est profondément haïssable, mon colonel.

OFFICIER RUSSE : N'est-ce pas. (*Qui compulse ses fiches.*) Vous rappelez-vous où était stationné votre bataillon, dans la semaine du dix au dix-sept juin ?

JOSEPH : Dans la forêt de Vlasy.

OFFICIER RUSSE : Le village de Zanitcha n'en est pas très éloigné, n'est-ce pas ?

JOSEPH : Oui mon colonel.

OFFICIER RUSSE : Vous rappelez-vous les activités de votre bataillon, le onze et...

JOSEPH : (*Qui se lève brusquement.*) Mon colonel !

OFFICIER RUSSE : Je vous écoute.

JOSEPH : (*Péniblement.*) Mon colonel je n'y suis pour rien. Je n'ai pas voulu faire ça. Je ne suis pas un meurtrier. Ils m'ont obligé à le faire.

OFFICIER RUSSE : Vous reconnaissez donc votre participation au massacre des habitants de ce village ?

JOSEPH : Oui. Mais sous la contrainte.

OFFICIER RUSSE : Et vous n'avez rien fait pour vous y soustraire ?

JOSEPH : Ils me menaçaient d'exécuter ma famille si je ne le faisais pas.

OFFICIER RUSSE : La vie de ces gens avait-elle moins d'importance à vos yeux ?

JOSEPH : Non mon colonel, ne croyez pas cela. Si j'avais pu soustraire ma famille à cette fin. Je me serais sacrifié plutôt que d'exécuter des innocents. Mais ce geste aurait été inutile. Ils auraient tout de même accompli leur sinistre besogne.

Un temps.

OFFICIER RUSSE : Connaissez-vous le capitaine SS Karl Lang ?

OFFICIER RUSSE : Oui mon colonel. C'est lui qui a donné ordre à notre compagnie d'exécuter ces gens.

OFFICIER RUSSE : Est-il Allemand ?

JOSEPH : (*Embarrassé.*) Non mon colonel, il est Alsacien.

OFFICIER RUSSE : Comme vous ?

JOSEPH : Nous n'avons rien de commun.

OFFICIER RUSSE : Il est pourtant originaire de la même région. Il devrait donc être comme vous, incorporé de force.

JOSEPH : Mon colonel, nous avons, nous aussi malheureusement notre lot de fanatiques hitlériens. C'est regrettable.

OFFICIER RUSSE : Comme vous dites. Car ceci, je pense que vous en êtes conscient, ne plaide pas en votre faveur. Et ne m'aide en rien à vous croire sincère.

JOSEPH : Je le sais mon colonel. Seuls sa capture et son jugement me permettraient de me justifier. Si cela arrive je suis prêt à témoigner.

OFFICIER RUSSE : Hélas pour vous il n'y aura pas de procès. Il s'est suicidé.

JOSEPH : (*Véhément.*) Mais vous l'avez interrogé. Sa responsabilité ne fait aucun doute. Il a commandité seul ses crimes. Lui seul est coupable.

OFFICIER RUSSE : Nous ne jugeons pas les morts. De plus vous venez de reconnaître y avoir participé. Vous êtes donc tout aussi coupable que lui.

JOSEPH : (*Plus conciliant.*) Mon colonel, à quoi m'aurait servi le mensonge ? Vous auriez découvert la vérité tôt ou tard. Oui, j'ai été l'un des exécutants de ce massacre, je ne peux nier ma participation. Mais je ne peux en accepter la responsabilité. Je ne voulais pas de sacrifice inutile, je ne voulais pas que l'on tue ma famille.

OFFICIER RUSSE : Votre préférence familiale a tout de même coûté la vie de ces villageois et servi l'appareil fasciste.

JOSEPH : Mon colonel vous ne pouvez me condamner pour un crime que l'on m'a forcé à commettre. Me faudrait-il mourir en payant pour un autre alors que me voici enfin libre ? Je ne veux pas croire que l'URSS la grande alliée dans cette lutte contre le fascisme, puisse être capable d'une telle injustice.

OFFICIER RUSSE : L'URSS ne s'est jamais montrée injuste envers ceux qui le méritent. Mais elle ne peut omettre la responsabilité de chacun dans ces actions inqualifiables, et ce quel que soit le degré ou la condition. Pour ce qui concerne votre désir de combattre dans nos rangs, il vous appartient de faire plus tard une demande officielle en ce sens. À votre place, je

n'en ferais rien. Pour le présent, vous allez rejoindre vos camarades français du camp 188 de Tambov et y attendre votre libération effective. Ceci dit je vous souhaite un bon voyage, car j'ai d'autres choses à faire encore.

L'officier russe sort, Joseph salue à la française.

NOIR

L'officier russe est assis à sa table. Il lit un livre tout en appréciant le plaisir d'un verre de vodka. Dans la pénombre du fond de la scène, un détenu et un garde. Le détenu porte une charge en direction du côté opposé de la scène. Épuisé sous le poids de la charge, il tombe. Le garde arrive à sa hauteur, examine la situation puis lui assène des coups de bottes.

LE GARDE : ⁽¹⁾Vstavaille ! vstavaille, svinia ! Vstavaille !
⁽¹⁾Debout ! debout, espèce de porc ! Debout !

Le détenu se lève pour retomber immédiatement. Le garde dégaine alors son pistolet et lui tire une balle dans la tête.

LE GARDE : ⁽²⁾Svolatch ! ⁽²⁾Saloperie !

Il lui assène un dernier coup de botte et disparaît. Poussé sur le devant de la scène, Joseph tombe non loin de l'officier.

OFFICIER RUSSE : *(Qui reste plongé dans sa lecture.)*
Prends ses vêtements.

Joseph, vêtu de son seul pantalon, réagit lentement puis se dirige vers le cadavre et exécute l'ordre donné.

OFFICIER RUSSE : Ici, le mot gaspillage n'a pas d'existence ! Rien n'est superflu, tout doit servir ! *(Joseph, la veste du détenu à la main, s'avance à la hauteur de l'officier. L'officier reste toujours stoïquement plongé dans sa lecture.)* Il faut penser aux camarades qui n'ont rien.

Joseph reste prostré, la veste à la main.

OFFICIER RUSSE : Il n'a été créé, avant moi, que les choses éternelles et moi, éternel je dure. Vous qui entrez, laissez toute espérance. *(Il referme le livre, le pose sur la table et boit une gorgée de vodka.)* Mets cette veste ! *(Joseph s'exécute.)* Qu'en penses-tu ?

JOSEPH : Lui aussi, il a répondu à la question.

OFFICIER RUSSE : Ce n'est pas une réponse.

JOSEPH : Je n'ai plus de réponse.



Laurent Lederer et Alain Bordier, *La Laiterie*, Strasbourg, le 15 décembre 1998
© Jacky Mace

OFFICIER RUSSE : Tu as peur de mourir.

JOSEPH : Je suis déjà mort.

L'officier se lève, passe derrière Joseph et s'arrête sur sa droite. Il le regarde un bref instant et pose sa main sur son épaule.

OFFICIER RUSSE : Pas encore, Kopp, pas encore. Tu es bien vivant, tu peux le croire.

JOSEPH : Croire en quoi ! A l'enfer, à ce camp, à mes camarades qui sont morts, à leurs dernières réponses.

OFFICIER RUSSE : Non Kopp, en Dieu !

JOSEPH : Dieu ! Dieu est comme cette veste, il nous a abandonnés, comme il m'a abandonné.

OFFICIER RUSSE : Un berger qui oublie ses brebis dans la tourmente, ce n'est pas un pasteur, c'est un sadique.

JOSEPH : Comme nos libérateurs.

L'officier frappe Joseph, le regarde un instant, puis s'éloigne vers la table.

OFFICIER RUSSE : Un calvaire anonyme, sans croyants et sans histoire.

JOSEPH : Mais pas sans témoins.

OFFICIER RUSSE : Lesquels ?

JOSEPH : Ces charniers, les barbelés, les miradors. Toi !

OFFICIER RUSSE : Moi ! Je suis un mort en sursis. Les barbelés, les miradors, ces charniers ; c'est l'Histoire qui va les détruire. Tout est déjà écrit.

JOSEPH : Quelqu'un le saura.

OFFICIER RUSSE : Personne ne vous croira. Il n'y aura que des faux témoins. Nous sommes les libérateurs !

JOSEPH : Ne serait-ce qu'un seul !

OFFICIER RUSSE : Pire ! Ce serait un fasciste, un anti-communiste convaincu, un fou !

JOSEPH : C'est un cauchemar ! *(Il prend sa tête dans ses mains.)*

OFFICIER RUSSE : Non, ce n'est plus que la fin d'un rêve.

Joseph retire lentement les mains de sa tête.

JOSEPH : Je...

OFFICIER RUSSE : Qu'y a-t-il, Kopp ?

JOSEPH : Je voudrais savoir.

OFFICIER RUSSE : Quoi ?

JOSEPH : Mes camarades qui sont partis.

OFFICIER RUSSE : Oui.

JOSEPH : Ils sont libres ?

OFFICIER RUSSE : En douterais-tu ou aurais-tu oublié ? *(Doctrinal.)* Durable est l'union des libres républiques, scellées à jamais par la grande Russie...

JOSEPH : *(Machinalement, il reprend.)* À jamais par la grande Russie, puissante indivise est l'Union Soviétique, par la volonté des peuples bâtie.

OFFICIER RUSSE : *(Satisfait.)* Bravo ! Je constate avec plaisir que les activités du « club littéraire » ont de l'effet. Félicitations !

L'officier se sert un verre et le salue.

JOSEPH : Ils sont libres ?

OFFICIER RUSSE : Ils le sont là-bas, comme tu es vivant ici.

JOSEPH : Morts !

OFFICIER RUSSE : Seulement pour les autres.

JOSEPH : Leur mémoire.

OFFICIER RUSSE : Oubliée, ils ont signé ! *(Il sort des lettres d'un dossier, lyrique.)* « Profitant de cette nouvelle défaite de l'armée fasciste et d'accord avec mon camarade alsacien. Nous nous sommes avancés vers les lignes de l'armée rouge, avec les mots "ne tirez pas sur nous, nous sommes français !". Non seulement l'on ne nous fit aucun mal, mais que de soldats rouges nous firent cadeau de cigarettes et de vodka. C'était le meilleur démenti à la propagande de Hitler et de ses satellites. De là, nous sommes partis pour le camp 188 de Tambov ; il nous a agréablement surpris à notre arrivée, si bien situé au milieu de la belle forêt de Tambov, alors en pleine verdure. Dehors, il y a de belles plates-bandes avec des barres de repos sous l'ombrage des bouleaux. Personne ne sortait pour aller travailler. Notre temps se passait à écouter la radio, ou à aller au théâtre-cinéma. Avec un peu de bonne volonté, on peut presque y retrouver un chez-soi. Et c'est avec un sentiment de regret au cœur, un petit pincement douloureux que je m'en vais quitter ce camp 188, où j'ai tant appris sur le bon peuple de l'URSS, son organisation, son industrie, ses kolkhozes. Je lui en serai toujours reconnaissant des bienfaits qu'il a eus envers nous. Impressions sur ma captivité en URSS. » Merveilleux, non !

JOSEPH : Des traîtres.

OFFICIER RUSSE : Non ! Des hommes libres. *(Il lui tend la feuille.)* Il te suffit de signer là.

OFFICIER RUSSE : Un acte de contrition.

OFFICIER RUSSE : Un engagement.

JOSEPH : Quelle différence ?

OFFICIER RUSSE : La certitude ! La certitude de sortir d'ici vivant.

JOSEPH : Il y a une contrepartie.

OFFICIER RUSSE : Si peu en comparaison de ce que je t'offre. Signe là et c'en est fini de la baraque 25, tu es transféré à l'hôpital avec un lit pour toi tout seul et des vêtements neufs. Signe, et c'en est fini des kommandos de travail et de tes camarades kapos. Signe ce papier et tu pourras manger, boire, et même fumer à volonté ! Signe et tu restes vivant ! *(Il lui tend la feuille et le stylo, Joseph les prend.)*

JOSEPH : Que dois-je faire ?

OFFICIER RUSSE : *(Retournant vers la table.)* Tellement peu je te l'ai dit. Juste quelques informations en temps utile. Mais ne t'inquiète pas, à Moscou, le service concerné te l'expliquera mieux que moi. *(S'asseyant sur le coin de la table, il feuillette ses fiches.)*

JOSEPH : De l'espionnage.

OFFICIER RUSSE : *(Qui se plonge à nouveau dans ses fiches.)* Dépêche-toi. Tu vas rater la soupe et tu es déjà en retard pour l'appel ; Wollenweber risque de ne pas apprécier ton absence. Tu connais ses méthodes.

JOSEPH : Je ne peux pas.

OFFICIER RUSSE : *(Qui s'avance vers Joseph.)* Tu ne peux pas. Mais qu'est-ce que peut ton pays pour toi ?

JOSEPH : Il se souviendra.

OFFICIER RUSSE : De quoi ! De l'incroyable. Quel gaspillage !

JOSEPH : Je veux rester libre.

OFFICIER RUSSE : Pour qui ? Ta vie a-t-elle moins d'importance que cette funeste idée ? Elle ne te sauvera pas et personne ne le saura. Alors abandonne tes états d'âme et signe !

JOSEPH : Je n'ai pas le droit.

OFFICIER RUSSE : Mais quel droit ! Celui de faire punir de tes camarades de baraque à cause de ton absence à l'appel. Non ! Tu n'as pas le droit de refuser cette chance, c'est tout. Signe et tu es libre. *(Qui sort son pistolet, ouvre le barillet et y introduit une balle.)*

OFFICIER RUSSE : C'est ta chance Kopp !

JOSEPH : Je ne peux pas.

OFFICIER RUSSE : *(Qui fait tourner le barillet.)* Pense à tes parents, ils te réclament !

JOSEPH : Non.

OFFICIER RUSSE : *(Qui lui applique le pistolet sur la tempe.)* Pense à ta femme ! Elle t'aime !

JOSEPH : Non.

L'officier appuie sur la détente. Rien.

OFFICIER RUSSE : Pense à ta fille. C'est ta chance !

JOSEPH : Marie !

L'officier appuie sur la détente, le coup part. Joseph tombe. Un silence. L'officier rengaine son pistolet.

OFFICIER RUSSE : (Laconique.) Sa chance a tourné, ⁽¹⁾жál. ⁽¹⁾Domage. (Regardant vers la porte.) Au suivant, ⁽²⁾tavarich liétinante ! ⁽²⁾camarade lieutenant (Il retourne s'asseoir.)

NOIR

La tribune s'éclaire. Henri s'avance avec un papier entre les mains.

HENRI : Madame, Monsieur. Vous m'avez chargé de vous informer sur les conditions de détention en URSS d'Alsaciens, Lorrains ou d'autres Français. En accord avec les autorités soviétiques, j'ai donc pu accéder au camp numéro 188 de Tambov, où d'après ces mêmes autorités, les Français avaient été regroupés. Voici mes conclusions. Au cours de mes visites, j'ai constaté le bon état de santé des prisonniers de guerre, dont l'aspect physique est excellent. J'ai vérifié leur nourriture tant en qualité qu'en quantité. La ration journalière de graisse est de trente grammes, celle de sucre de vingt-cinq grammes. J'ai constaté que les hommes sont chaudement habillés, munis chacun d'un manteau de fourrure indispensable dans cette région. Les baraques sont bien chauffées, chaque prisonnier ayant une pailasse et deux couvertures. Situé dans une immense

forêt de bouleaux et de pins, le camp est dans le plus grand état de propreté. L'organisation intérieure et l'hygiène sont très bonnes. Il existe aussi un terrain de sport, une bibliothèque richement fournie et son club de littérature. Ce camp possède en outre une salle des fêtes où l'on peut voir des films et des pièces de théâtre. Une troupe artistique et un orchestre ont été créés par les prisonniers. Je n'y ai observé aucun problème de discipline, celle-ci est identique à nos propres camps de prisonniers. L'administration soviétique, se faisant un point d'honneur de ne l'utiliser qu'en accord avec les plus élémentaires notions de respect et de dignité humaine. Par ailleurs, il n'existe aucun travail obligatoire. Chaque prisonnier est libre d'apporter sa contribution et de faire profiter les autres de son savoir. Il n'y a aucune sanction en cas de refus ou d'incapacité. En conséquence, je me dois d'affirmer qu'il n'existe dans ce camp aucun motif de sanction ou de demande particulière à formuler de notre part. En outre, il est de mon devoir de reconnaître que je n'y ai vu aucun compatriote. J'ai donc acquis la certitude qu'il n'y a plus actuellement en URSS de Français ou d'Alsaciens lorrains, en attente de rapatriement dans le camp de cette région ou dans tout autre camp. Merci de votre attention.

Henri range son papier et sort.

NOIR

/ fin de la pièce



Théâtre de Ménilmontant 1997 © Jacky Mace

Notre rubrique cinéma

par Denis Jung

Zone d'intérêt, zone impraticable

Première impression : un fort malaise, une grande inquiétude et cela ne nous quitte pas. Quelque part le sol se dérobe sous nos pieds. Une scène qui répond à un choc ancien. Höss descend les escaliers, rentre à la maison, pris de vomissements. Auschwitz, maintenant, avec l'équipe de nettoyage devant entretenir le lieu avant la venue des touristes. Je n'ai jamais compris comment quelque chose comme le Struthof pouvait exister près de chez moi dans un environnement familier. L'horreur.

Et voilà que ce film nous confronte avec la familiarité de l'immonde, comme si cela pouvait être une chose commune. H. Arendt, difficilement, parle de cette banalité du mal. Prisonniers des jours et des nuits, soumis aux tracasseries quotidiennes, nous sommes amenés à accepter, complices, ce qu'à y penser, notre esprit refuserait avec de fortes convulsions. La belle-mère du commandant Höss, d'abord éblouie par la carrière et la réussite de son gendre, en une nuit d'étouffement, frappée par l'horreur crépusculaire, fait ses valises et quitte sur-le-champ cette maison enfermée dans ce magnifique jardin. Pourtant, effectivement, la vie y est banale en tout, mais c'est une banalité grotesque, immonde... lorsqu'on se redistribue équitablement et avec mesure les sous-vêtements des victimes, lorsque madame essaye un rouge-à-lèvres entamé, s'occupe des enfants recrachant dans la baignoire les cendres engouffrées dans leur bouche. Cette vie est banale car on l'incorpore par soif de grandeur et goût du pouvoir. Banale même dans la médiocrité de nos faiblesses, de nos petites infidélités, mais on ne se satisfait pas d'un zombie en recherchant

après coup au bout d'un long tunnel une expiation désinfectante. Mais elle n'est jamais banale car on ne veut pas la partager et on ne peut pas. Le monstrueux est peu banal même s'il en revendique l'apparence. Il le revendique dans sa façon de parler, d'organiser les choses, d'accepter les choses. Quoi de plus normal que d'être dans l'air du temps. Et pourtant pour ceux pour qui ce n'est pas banal c'est l'angoisse, c'est le courage de se glisser dans une autre réalité, la compassion, donner à manger furtivement, écouter cette voix d'un autre monde. On voudrait banaliser les choses en s'y habituant, mais l'habitude souffre d'une violence qui n'est pas la sienne, qui l'arrache à elle-même. Quand H. Arendt parle de banalité du mal, il faut comprendre que le mal doit se banaliser pour exister, l'air de rien sans y penser. Mais il n'est jamais banal, surtout aux yeux de ceux qui acceptent une existence discrète et familière. Quand le mal ne se veut plus comme le mal, il se veut ordinaire et bienséant, mais il ne le peut que comme une malédiction.

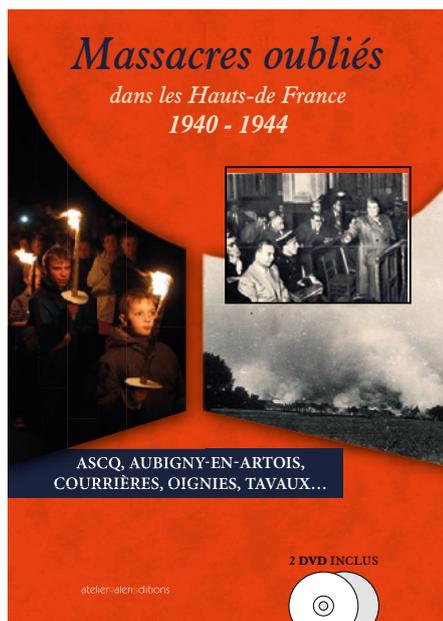
Ce film nous montre qu'une telle familiarité est impossible même si certains ont fait un pacte en pensant être malins. Mais exister n'exige pas un tel engagement, la vie n'a rien à y gagner : pensez-y...! ■

Denis Jung,
philosophe et cinéphile

La zone d'intérêt © DR



Massacres oubliés, mémoires retrouvées : la face cachée du *Blitzkrieg*



Auteurs de deux films documentaires sur les massacres de population civile en 1940 et 1944 dans le Nord de la France, réunis dans un livret « Massacres oubliés, mémoires retrouvées » (Éd. ateliergaleriéditions) Bruno Vouters et Pascal Percq, journalistes, livrent ici les raisons de leur travail de recherche mais aussi leur réflexion sur le sens des commémorations.

Dans les livres d'histoire ou les documentaires consacrés à la Seconde guerre mondiale, le début de la guerre, c'est l'avancée fulgurante de l'armée allemande et la pitoyable débâcle de la France. Les tanks à travers le territoire, les avions dans le ciel, les populations affolées sur les routes... Voilà les images dominantes. Mais ces images fortes, ce contraste saisissant entre vainqueurs et vaincus occultent bien trop d'autres réalités qui ont marqué l'entrée en guerre, surtout dans le Nord et le Pas-de-Calais qui sont hélas, bien souvent, les grands oubliés de l'histoire.

Si l'historien Marc Bloch a très bien mis en valeur, par exemple, les troublantes raisons et les terribles dessous de « l'étrange défaite » (une armée sclérosée, un service de renseignement obsolète, un commandement débordé et sans autorité, un pays fatigué et pas préparé...), il ne faut surtout pas oublier l'engagement héroïque de certaines unités de soldats (Français ou Alliés) et le sacrifice de populations civiles dans une région déjà marquée par les épreuves de la Grande Guerre.

C'est sur cette face cachée, cette face occultée, que nous avons travaillé, moins comme des historiens que comme des journalistes et, disons, des citoyens...

Mais d'abord, les faits

Après neuf mois de drôle de guerre, sans ultimatum, le 10 mai 1940 à 5h35, l'assaut allemand commence. Les forces de la Wehrmacht pénètrent en Belgique et au Luxembourg, tandis que l'aviation pilonne les aérodromes, les nœuds de communication.

Rien n'arrête le rouleau compresseur allemand, et le repli des troupes françaises et alliées se fait dans le plus grand désordre. Les soldats se mêlent aux civils, sans coordination, sans mot d'ordre. Sur le vaste territoire situé au nord de Paris, après des mois d'attente, la panique et la pagaille vont succéder à de très rudes combats et de vives résistances.

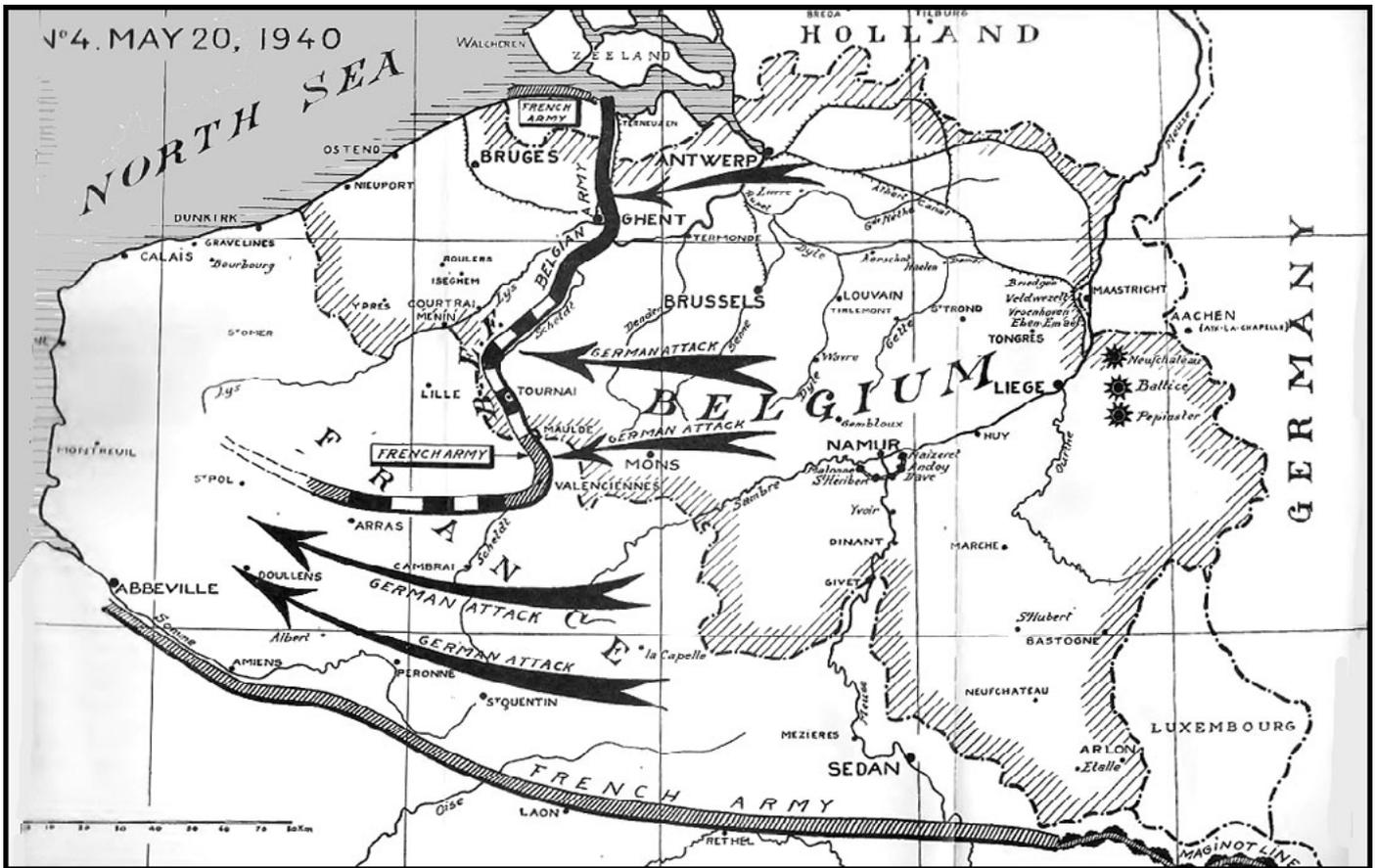
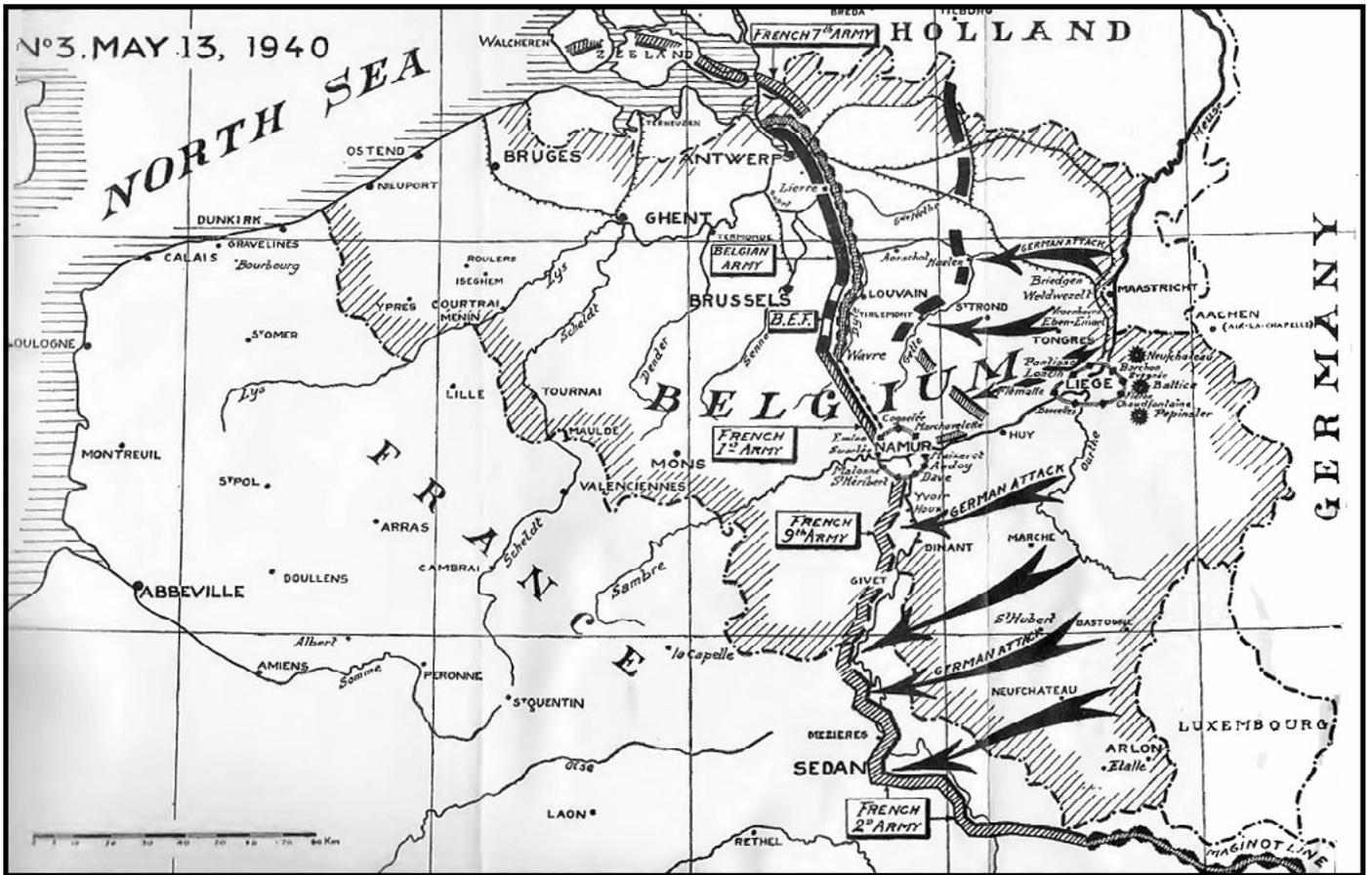
Le piège se met en place : une percée des divisions blindées dans les Ardennes vise à encercler les forces alliées parties en Belgique et refoulées par l'infanterie allemande. Grâce à un immense coup de faux jusqu'à la Manche, il s'agit d'anéantir ces forces avant de se retourner vers le sud et d'envahir l'ensemble du territoire français. C'est donc dans le nord que va avoir lieu l'essentiel de la bataille d'anéantissement qui va aboutir à la fameuse poche de Dunkerque, où les navires britanniques viennent sauver les troupes (opération Dynamo).

Les unités allemandes progressent de Maubeuge et Avesnes sur Helpe vers Cambrai puis Douai et Arras. De violents combats ont lieu sur ce parcours, notamment dans la Sambre et au sud d'Arras : des unités françaises et britanniques luttent avec courage, mais cette résistance acharnée et ponctuelle donne naissance à un chapelet sanglant de massacres de civils (ou de prisonniers) perpétrés en majorité par des troupes SS, et notamment la sinistre division Totenkopf (tête de mort).

Première traînée sanglante

Elle a lieu de Mercatel à Beuvry en passant par Aubigny-en-Artois, à l'ouest d'Arras : 98 victimes à Aubigny, 48 à Beuvry, une dizaine à Mercatel et Hermaville... Exécutions sommaires, habitations incendiées, rassemblement et massacre d'otages : une succession d'horreurs assumées. À Aubigny, deux journées cauchemardesques les 21 et 22 mai : les maisons de la commune et un café sont fouillés pour en faire sortir des dizaines de personnes. Plusieurs sont exécutées sur place. Le plus jeune a 6 ans, le plus âgé 73 ans. Tout le monde est rassemblé dans une cour puis conduit dans une carrière située à la sortie de la commune. Là, chemin du Chauffour, les otages découvrent deux mitraillettes à tambour...

Même horreur à Beuvry le 24 mai : les pauvres civils sont arrachés à leurs maisons, réunis, exécutés. Six



Évolution de l'avancée de l'armée allemande entre le 13 et le 20 mai 1940 © DR



Réfugiés belges en mai 1940
© Imperial War Museum

hommes de la même famille sont tués à bout portant au revolver (ils avaient de 16 à 80 ans).

Deuxième suite d'ultra violence

On recense ensuite 54 victimes à Courrières, 70 à Oignies, 22 à Haubourdin, 20 à Emmerin, 11 à Carvin, 17 à Wahagnies... À Courrières, les scènes atroces se multiplient les 27 et 28 mai. Des groupes circulent à travers la ville jugée trop résistante et jettent des grenades incendiaires dans les maisons. Des quartiers entiers sont la proie des flammes. Quantité d'innocents originaires d'Oignies ou Courrières sont abattus, ainsi que de pauvres réfugiés, comme à Aubigny, venus nombreux des environs ou de Belgique. L'immense

brasier a détruit plus de six cents maisons particulières, une centaine d'exploitations agricoles, l'hôtel de ville, quatre classes du groupe scolaire de garçons, deux de l'école des filles, l'école libre, la salle des fêtes des sociétés locales, le moulin, les installations des pompiers, une partie de l'église... Même furie à Oignies, où par bonheur la pluie va mettre fin à l'incendie. 80 citoyens de 17 à 70 ans fusillés, trois cents maisons incendiées. Et ça continue du côté d'Emmerin et Haubourdin.

À l'entrée de Courrières, les soldats Allemands ont accroché une pancarte avec cette inscription : « il a été mis feu à ce village parce que les francs-tireurs ont tiré sur la troupe régulière ». Insupportable justification !

Voilà le triste résumé des faits en ce qui concerne mai 1940.

Comment avons-nous travaillé pour préparer nos documentaires et donner de l'envergure et de l'épaisseur à ces faits trop méconnus ?

D'abord en consultant, en lisant et en écoutant d'éminents spécialistes de la Seconde guerre : Étienne Dejonghe et Yves Le Maner, auteurs du livre remarquable *Le Nord Pas-de-Calais dans la main allemande*. Ils soulignent à quel point les multiples épreuves endurées par la région ont été passées sous silence, mais ils ne consacrent pas énormément de place à ces massacres de civils, tant il y a d'éléments à mettre en avant. D'autres historiens se sont penchés de plus près sur la question. D'abord Jean-Luc Leleu (universitaire à Caen), auteur d'une étude publiée dans la *Revue du Nord* en 2001. Originaire d'Arras, Jean-Luc Leleu avait été fort soutenu dans son travail par les recherches menées auparavant par M. Donald Browarski, un historien local. Ce sont des travaux récents.

Nous avons pris contact avec les clubs d'histoire de Courrières, d'Oignies et de Beuvry, au sein desquels des passionnés d'histoire sont rejoints par des citoyens engagés et attachés à leur territoire. Ces bénévoles ont publié des brochures, réalisé des expositions, conçu des informations présentées en ville. Enfin, nous sommes partis à la recherche de témoins des faits ou de descendants des victimes.

Ces rencontres et recherches ont été menées avec l'objectif de faire le lien entre Histoire et Mémoire, un thème cher à l'historien Pierre Nora. C'est-à-dire d'accorder ce qui est dans la mémoire et la conscience des habitants concernés aux résultats des études minutieuses menées par les historiens. Cela nous semble indispensable dans une époque où l'héritage historique commun tend à se disloquer ou s'éparpiller...

Citons Pierre Nora (*Présent, nation, mémoire*, NRF Gallimard) : « *Ainsi serait-on tenté d'opposer, terme à terme, mémoire collective et mémoire historique, comme la psychologie classique opposait autrefois mémoire affective et mémoire intellectuelle. La mémoire collective est ce qui reste du passé dans le vécu des groupes, ou ce que ces groupes font du passé. Groupes larges, à l'échelle d'aires culturelles ou de nations, d'idéologies politiques ou religieuses ; familles plus étroites, comme les générations ou les mouvements minoritaires, politiques, ouvriers, féminins. À ce titre, elles évoluent avec ces groupes, dont elles constituent un bien à la fois inaliénable et manipulable, un instrument de lutte et de pouvoir, en même temps qu'un enjeu affectif et symbolique.*

La mémoire historique est unitaire. Elle est le fruit d'une tradition savante et scientifique, elle est elle-même la mémoire collective du groupe des historiens.

La mémoire collective, globalisante et sans frontière, floue et télescopante, relève de la croyance qui n'assimile que ce qui la conforte elle-même.

La mémoire historique, analytique et critique, précise et distincte, relève de la raison qui instruit sans convaincre... »

Une violence extrême et aveugle

Cette violence concerne des civils innocents. Et parmi des innocents il y a des vieillards, des femmes, des enfants, des personnes handicapées. Il y a ces pauvres réfugiés errant sur les routes (Aubigny). Brutalité totale. On réunit les gens devant une mitrailleuse. On exécute des hommes sous les yeux de leur famille. On martyrise les faibles. On refuse la possibilité d'honorer les morts. On répète les gestes atroces. On n'hésite pas à détruire sans que cela soit indispensable, à Tournai comme à Courrières, des éléments de patrimoine essentiels.

Comment expliquer cette furie ? Ces troupes sont fanatisées, idéologisées (il suffit de lire la presse allemande de l'époque). Des troupes manipulées par certains chefs sans conscience.

Par exemple, le SS Eicke, exerçant une autorité absolue sur ses hommes, voulant que son unité soit considérée comme une troupe de choc en arrachant la victoire quel qu'en soit le prix. Le même Eicke, devenu inspecteur des camps de concentration, voulait supprimer chez les SS tout sentiment de pitié à l'égard des internés. Ainsi a-t-on façonné et survolté des soldats incapables de supporter d'être retardés sur le chemin de la victoire (le courage des uns accentue la folie des autres, hélas !), surtout quand ils ont la certitude d'appartenir à une élite. Des soldats qui sont désinhibés par l'alcool, la chaleur... et surtout l'endoctrinement.

Ces mêmes soldats seront tenus de signer un papier dans lequel ils s'engagent à ne pas porter plainte et à ne pas révéler les faits. L'argument de la hantise des francs-tireurs ne tient pas quand on voit avec quelle fureur les soldats s'en prennent à de pauvres réfugiés. Bien sûr, c'est la sinistre division *SS Totenkopf* qui, comme l'a montré J.L. Leleu, répète les violences (c'est l'une des 38 divisions de la *Waffen SS* dont la particularité était d'être composée de gardes des camps de concentration). Mais les exactions ont été aussi commises par des unités appartenant à l'armée régulière de la Wehrmacht.

L'absence de vraie justice

Si Horst Kolrep, responsable de ce qui s'est produit à Oignies a été condamné à mort et fusillé à Lille, bien d'autres responsables identifiés ont échappé à la justice, pour différentes raisons : difficulté de les identifier, de les repérer, de les arrêter. Réticence des autorités allemandes d'après-guerre. Manque de moyens d'investigation et d'interpellation. Volonté d'apaiser

les choses au moment de la construction européenne...

Absence de reconnaissance de ces faits après-guerre

Pourquoi si peu de place dans les journaux, les revues, les livres d'histoire ? Pourquoi si peu de haute présence officielle lors des commémorations ? Il faut se mettre en tête le contexte de l'après-guerre : immense chamboulement et ampleur de la reconstruction. Urgence de se remettre à vivre et de souder la nation. Après les épreuves et les divisions du pays, les autorités préfèrent mettre en valeur la Résistance et la Victoire plutôt que la période de la débâcle ! Les grands points d'ancrage de la Seconde guerre mondiale deviennent Paris, Vichy, Lyon, la Normandie... Et pour les exactions, Oradour-sur-Glane. La région du Nord, très vite occupée, est très peu mise en avant. Ensuite, la réconciliation franco-allemande et la construction européenne ne sont pas propices à la réactualisation des terribles massacres.

L'Intensité des témoignages et fragilité de la transmission

Les témoins vieillissent ou disparaissent. Les documents s'éparpillent ou se perdent. Des familles venues d'ailleurs remplacent celles et ceux qui avaient la mémoire des événements (c'est très sensible à Aubigny-en-Artois, par exemple). Les clubs d'histoire ont bien du mal à se renouveler, se rajeunir, faire face à tous les sujets. Leurs publications sont de niveaux très hétéroclites. Et comment ne pas souligner le clivage grandissant entre générations sur l'esprit dans lequel appréhender le passé...

Souvent, ça ne tient qu'à un fil. Souvent, c'est le rituel qui l'emporte... Et comme l'a souligné Pierre Nora, les grands rituels républicains de commémorations ont pris un coup dans l'aile.

Je le cite : « *La République vit de commémorations parce qu'elle est tout entière à elle-même sa propre commémoration. Elle a même fini par produire et institutionnaliser un modèle de commémoration très IIIème République, patrie reconnaissante et morts pour la France. Il était fondé sur un ordre et une hiérarchie étatique. Il avait ses rendez-vous fixes : 11 novembre, 14 juillet, 1^{er} mai. Il possédait ses lieux canoniques : écoles, mairies, places publiques, monuments nationaux ; il disposait d'une liturgie d'hommages bien rôdés, de cérémonies très officielles, de nécrologies codifiées. C'est ce dispositif qui représentait, au fil des jours et des ans, l'armature sacrée de la République. Et le fait que, de toute évidence, il se délite et s'anémie aujourd'hui est sans doute le signe le plus tangible de l'épuisement du modèle classique de la République (...)* Qui, quoi, comment commémorer dans un monde en voie de désacralisation générale où c'est en même

temps l'histoire tout entière qui se vit sous le signe de la mémoire ? »

De bonnes volontés sont réunies autour du fameux « devoir de mémoire » : fidélité aux formules classiques (exposition/commémoration) autour des lieux dédiés, essais d'implication des jeunes générations. Certaines initiatives locales sont exemplaires : elles sont à conforter ! Comment renforcer et renouveler le lien entre générations, comment faire fructifier l'accord profond entre Mémoire et Histoire ? Face à l'intensité des violences subies et des épreuves surmontées, ne faut-il pas aller plus loin ?

C'est l'apparition au grand jour de l'histoire des anonymes et des silencieux, des victimes civiles. C'est la reconnaissance, à travers eux, de la dignité humaine... (cf. *La Clinique de la Dignité*, ouvrage récent de Cynthia Fleury). Ou les récents propos du chanteur Nick Cave dans Télérama : « *la mort de mon fils a radicalement modifié mon regard sur les autres. Je ne voyais plus que leur vulnérabilité, et j'ai senti une forme d'empathie et de compassion pour eux. Je crois que j'ai toujours aimé les êtres humains, mais là je réalisais à quel point chacun d'entre eux pouvait être unique et précieux...* »

La guerre en Ukraine a intensifié notre travail. Donnée encore plus d'intensité et d'envergure aux questions que l'on pouvait se poser sur « le devoir de mémoire ». Ce terrible conflit a de nouveau bousculé les frontières du temps (de la Grande Guerre à la Seconde guerre) et de l'espace (Europe).

Ne faut-il pas le dépasser, ce « devoir de mémoire » dont la formule est usée, à force d'être répétée et parfois expédiée, pour un vrai désir d'implication et un fort travail de transmission ? « Éviter les erreurs du passé pour que ça ne se reproduise plus », entend-t-on sans cesse. Aller au-delà, ce serait fonder ce qui rend ces erreurs impossibles ou insupportables. Comment dépasser la « commémoration » ?

Une reconnaissance vibrante, un engagement résolu, c'est un autre horizon. ■

Bruno Vouters et Pascal Percq

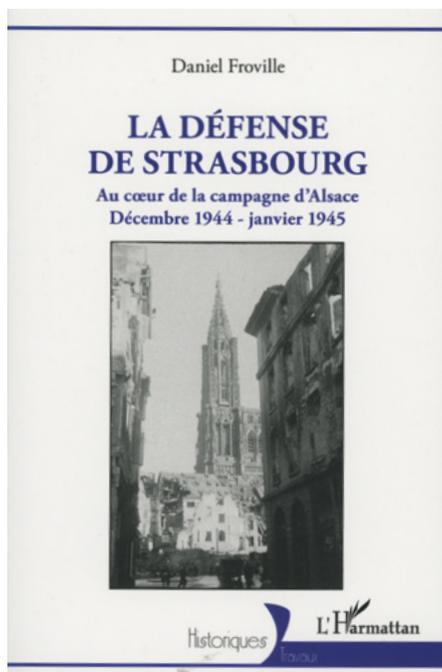
Quelques semaines après nous avoir remis ce texte, Pascal Percq nous a quitté, terrassé par un mal implacable. Il aurait tant aimé animer un café d'histoire sur ce thème.

Nous présentons à sa famille et ses amis nos plus sincères condoléances.

Ordre d'arrêt sur la Doller

« Je sais que dans toutes les guerres, il y a des occasions perdues et que c'est celui qui en perd le moins qui gagne. »

Général Antoine Béthouart



Le 14 novembre 1944, le général de Lattre de Tassigny, à la tête de la 1^{ère} armée française, lance une grande offensive sur la trouée de Belfort, par le 1^{er} corps d'armée du général Béthouart, appuyée par une pression continue sur les Vosges du sud, du 2^e corps du général de Monsabert.

Victoire en Suarcine, prise de Mulhouse, prise de Ballersdorf et surtout de Dannemarie, verrou de la défense allemande en Haute-Alsace, qui pousse les Allemands à se replier au-delà de la Doller.

Dès le 27 novembre, de Lattre, dans son ordre d'opérations, envisage une offensive vers Cernay, puis Neuf-Brisach, entre Colmar et le Rhin. Les deux forces françaises feraient ainsi leur jonction sur Burnhaupt et forceraient les troupes allemandes de la 19^e Armée en terre d'Alsace.

Le 30 novembre, son ordre du jour, n°174, annule les ordres précédents, place la 5^e DB en réserve et fige les positions sur la rivière Doller, soulignant « la nécessité de nous mettre à l'abri des réactions toujours possibles de l'adversaire en réalisant un dispositif solide et continu. Il y va de notre sécurité et du salut des populations alsaciennes libérées. »

La décision surprend et prend à contre-pied les commandants des grandes unités. À l'option attendue et souhaitée ou acceptée par tous, d'opérer selon un axe

nord-sud, il choisit, malgré les conditions hivernales et le bilan des précédentes batailles dans les Vosges, l'option ouest-est, pour les résultats que l'on connaît, pour un bilan de décembre peu glorieux et pour d'aucuns désastreux même, pour la suite de la bataille d'Alsace. Pourquoi, pour quelles raisons a-t-il modifié la stratégie de l'armée ? Il semble légitime de poser cette question, sans vouloir, à nos yeux, mettre en une quelconque accusation le commandant en chef de l'armée.

Sur le plan de la tactique du commandant en chef, on ne peut faire l'impasse sur ce que d'aucuns ont appelé « une occasion manquée », une « victoire morte ». Posons ainsi le sujet : la jonction qui ne s'est pas faite entre la 2^e DB venue du nord jusqu'aux abords de Sélestat, avec les 1^{ère} et 5^{ème} DB remontant jusqu'au sud de Mulhouse et touchant les rives de la Doller.

Ou bien évoquer différemment ce qui est en cause, la non-exploitation de ces deux forces blindées le long de la rive gauche du Rhin et la fermeture de la nasse pour toutes les troupes allemandes engagées sur les Vosges et en Alsace centrale.

L'intérêt de prime abord de cette polémique tient aux auteurs, qui furent eux-mêmes les acteurs de ce théâtre d'opérations en novembre et en décembre 1944. Le général de Langlade fut parmi les premiers procureurs jugeant la question : aurait-on pu éviter la poche de Colmar ? Des erreurs auraient-elles été commises et par qui ?

Dans son livre de mémoires *En suivant Leclerc*, paru en 1964, Paul de Langlade, qui commandait au moment de la prise de Strasbourg le GTL (Groupe Tactique L), évoque la vision stratégique exprimée devant lui par son « patron », le général Leclerc. Il parle même de « faute » aux conséquences dramatiques sur le plan humain :

« Lorsque la 2^e Division Blindée fit irruption le 23 novembre en plaine d'Alsace, le Général Leclerc perçut immédiatement les possibilités de transformer ce brillant succès en éclatante victoire. Il savait que le même jour, la 1^{ère} Armée française avait libéré Mulhouse et Altkirch. Lui-même ayant dépassé Erstein avait des avant-postes à Osthouse et dans Sélestat. Il parvint le 30 novembre tout seul à Gerstheim, après avoir traversé l'Ill et le canal du Rhône au Rhin. De Mulhouse occupée par la 1^{ère} Armée à Sélestat qu'il tient ferme par Neuf-Brisach et Marckolsheim, on compte 65 kilomètres

environ.

La manœuvre est simple. Profitant du désarroi de l'Armée allemande et de sa faiblesse en plaine d'Alsace, il faut lancer une division d'Infanterie précédée de la D.B. entre Ill et Rhin; déboucher d'Erstein et de Sélestat et foncer sur Mulhouse en masquant Colmar. Là, on tendra la main à la 1^e Armée et on aura bouclé l'Armée allemande prise au piège dans les Vosges sans possibilité de retraite.

Le Général sent que l'occasion est exceptionnelle et que sa possibilité d'exploitation sera courte. Hélas! Il lui faudrait des moyens en infanterie qu'il ne possède pas. » Il ne les obtiendra ni du 15^e CAUS dont il dépend, ni du 6^e CAUS ensuite, ni du 2^e CA de Monsabert auquel il sera rattaché.

« Il faudra deux mois d'indicibles souffrances pour chasser l'Allemand de l'autre côté du Rhin. Des milliers d'hommes tués ou blessés paieront de leur vie la faute de n'avoir pas compris la manœuvre proposée par le Général Leclerc et de lui avoir refusé les moyens de l'exécuter. »

D'une écriture plus posée, et sans jugement accusateur, le général Alain de Boissieu, dans le tome I de ses mémoires *Pour combattre avec de Gaulle*, apporte son témoignage vécu. Commandant un escadron de chars au sein du GTR (colonel Rémy), dont le rôle assigné, lors de la manœuvre sur Strasbourg, était d'être en flanc-garde au sud des autres GT, de s'emparer de Wasselonne et d'éclairer vers le sud, en se gardant de toute contre-attaque éventuelle venant de Molsheim.

Le 23 au soir, le capitaine de Boissieu rend compte à l'état-major du groupement, qui transmet immédiatement à la division, qu'une reconnaissance profonde dans le sud n'a noté aucune unité combattante ennemie, toutes se trouvant soit dans les Vosges, soit au contact de la 1^e Armée française.

Il faudrait donc exploiter le plus rapidement possible vers Molsheim, Obernai, Barr, Sélestat et faire tomber à revers les défenses des Vosges septentrionales.

La relève sur Strasbourg fut tardive, la 7^e AUS opérant en direction nord se détournait de l'Alsace du sud.

Les 4 jours perdus ont modifié la situation de l'ennemi. Renforts venus du Reich, remise en ordre du dispositif de défense dans la plaine. La pluie n'ayant pas cessé d'accompagner ces renforcements de la défense, provoqua crues et inondations.

Le général Jacques Massu exprime sobrement le même constat, dans son ouvrage *7 ans avec Leclerc* :

« La résistance allemande s'acharne devant la 1^e Armée aussi bien que devant nous. Les prisonniers l'expliquent par les visites de Himmler...

Le général Leclerc a poussé tant qu'il a pu vers le sud, mais sa division est enserrée entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin d'une part, entre ce canal et l'Ill d'autre part. Tous leurs ponts, ainsi que ceux des innombrables ruisseaux de cette plaine ont sauté. Sur ce terrain

Les libérateurs de l'Alsace



Le général De Lattre © DR



Le général Leclerc © DR

inondé, dans le brouillard, il faut rétablir la chaussée coupée, obstruée, minée. Aucune manœuvre possible de village à village, chacun d'eux étant transformé en îlot.» Du côté de la 1^e Armée, le témoignage apporté par le général Henri de Vernejoul, commandant la 5^e D.B. remet en cause le bilan de la campagne d'Alsace menée par le général de Lattre.

Son livre, écrit avec l'historien colmarien Armand Durlwanger paru en 1970 après son décès en août 1969, *Autopsie d'une victoire perdue*, a le propos des plus acides en désignant le responsable sinon le coupable de cet échec, le commandant en chef de la 1^e Armée.

M. Durlwanger a précisé que le général de Vernejoul était ulcéré, ne supportant plus qu'on le rende responsable d'une décision qui ne fut pas la sienne, mais celle de son chef hiérarchique.

Il nous faut préciser sur le champ, que ce jugement ne fut pas partagé par ses pairs, tout particulièrement par le général du Vigier, commandant de la 1^e DB puis gouverneur militaire de Strasbourg et de la X^e Région militaire.

Son fils, dans la biographie qu'il lui consacre relate : « [Relations entre le général de Lattre et le général du Vigier] loyales aussi du côté du Vigier car ce dernier le prouva, entre autre en défendant la mémoire du Maréchal de Lattre, en se séparant, sur un point délicat, de l'opinion — il disait les illusions — de son vieux camarade de Vernejoul, lorsque ce dernier, avec le Général de Langlade, exposait la thèse de « L'Autopsie d'une victoire morte ». Non, écrivait mon père, il n'était pas possible de faire la jonction immédiate, dès la fin novembre 1944, de la 2^e DB arrivée par le nord à Sélestat avec les DB de la 1^e Armée parvenues au nord de Mulhouse. Et cela pour des raisons d'usure de la 1^e DB, s'ajoutant aux causes logistiques résultant de la nécessité d'accumuler des unités de feu et des réserves de carburant en vue des combats qui auraient été très durs contre un ennemi encore vivace. Attribuer au Commandant de la 1^e Armée, dans cette affaire, un manque de savoir utiliser les Divisions Blindées n'est pas juste, même si cela a pu être vrai dans d'autres circonstances, comme par exemple l'emploi de la 1^e DB pendant 2 mois dans les Vosges.»

C'est une opinion identique qu'évoqua le général Fernand Gambiez, commandant à l'époque « les Commandos de choc ». Il eût été difficile et compliqué d'appliquer cette stratégie car l'ensemble des moyens était usé et fatigué alors que l'ennemi non seulement demeurait solide en défense mais se renforçait de ressources neuves et proches au fil des semaines.

Dans son livre de mémoires de guerre, 1939-1945, *Cinq années d'espérance*, le général Antoine Béthouart reste totalement muet sur ce sujet:

« Dannemarie prise, les 5^e et 1^e [DB] se portent sur Burnhaupt et Soppe-le-Bas et c'est à la 5^e, avec les combats-commands Schlessler et Mozat que revient l'hon-

neur d'y pénétrer. Toute résistance dans mes arrières ayant ainsi cessé, j'établis mon poste de commandement à Mulhouse. »

On peut évidemment interpréter ce silence comme on veut, mais il nous faut préciser que précédemment Béthouart avait insisté sans détour sur l'erreur de De Lattre de pousser l'offensive en septembre sur les Vosges, qu'il lui a déconseillé de l'envisager, puis de la maintenir malgré les échecs répétés et le bilan humain auxquels il s'attendait. Il concédera simplement par ailleurs qu'une occasion a été manquée.

C'est sans doute sous l'angle de la suite donnée à cette décision stratégique qu'il importe de se placer, pour y détecter cette fois une erreur ou une absurdité : opter à nouveau pour un axe d'offensive ouest-est et stopper de la sorte la dynamique qui fusait du sud vers le nord. Ce choix est d'autant plus illogique que par deux fois déjà, cette stratégie s'était soldée par un échec sanglant. Les spécialistes s'accordent pour rejeter des raisons strictement militaires à cette décision, les Vosges du sud sont largement dépassées, la 7^e AUS est présente dorénavant en plaine d'Alsace au nord.

Les généraux allemands, protagonistes de la bataille, interrogés par la suite, n'en revinrent pas de ce revirement, car pendant ces deux ou trois jours, les troupes allemandes se trouvaient en plein chaos, en plein désarroi, et il suffisait de peu pour qu'elles refluent en masse vers le Reich. Mais les réserves fraîches vinrent du pays de Bade, l'encadrement reprit les rênes et réorganisa les lignes de défense. Ce délai de quelques jours fut salutaire pour l'ennemi, puisqu'il résista pendant deux mois et demi ; en revanche, les combats dévastèrent les villages de Bennwihr, d'Ammerschwahr, de Mittelwihr, d'Ostheim, de Sigolsheim, et de tant d'autres.

Plusieurs hypothèses ont été avancées, pour tenter d'expliquer la décision du général de Lattre. N'a-t-il pas estimé une résistance ennemie plus importante qu'elle ne l'était, en ces quelques jours de fin novembre, mais qui le devint vraiment par l'intervention énergique du Reichsführer SS Himmler.

L'usure, l'épuisement des unités de l'armée ont été évoqués longuement. Ce fait pourtant n'était pas nouveau, mais sans doute ce constat a-t-il pris une connotation plus négative. Le fait que De Lattre ait été souffrant, alité en ces jours importants, a certainement influencé de manière pessimiste sa perception de la situation des opérations militaires.

Les problèmes de logistique étaient devenus presque dramatiques. La bataille des Hautes-Vosges centrales avait ponctionné lourdement les munitions d'artillerie du 2^e corps d'armée, tout comme celles du 1^{er} corps qu'il avait fallu brûler pour briser les défenses de Belfort. Les réserves étant tombées au plus bas, de Lattre ne cessait de relancer le général Devers afin de faire face à ses besoins.



Strasbourg bombardée et libérée © DR

Plusieurs témoins directs ont avancé l'antagonisme d'amour-propre qui altérait les relations entre les deux chefs de guerre, de Lattre et Leclerc. Jalousie d'envisager qu'un Leclerc déjà libérateur de Paris et de Strasbourg le soit également de Colmar, ville de laquelle sa DB se trouvait le plus près.

Ce que précise le général de Monsabert dans son ouvrage *Notes de guerre*, en date du 20 janvier, est de ce point de vue suffisamment éloquent :

« Ma visite d'hier au Patron avait pour but de répéter la décision que j'avais prise, d'employer le complexe 1^{ère} DMI + Leclerc pour faire le trou et me précipiter sur Neuf-Brisach. C'était, à mon avis, une chance de plus. Mais le Patron ne l'a pas entendu de cette oreille : "Alors, tous les succès ? Paris, Strasbourg, Neuf-Brisach ? Pourquoi ne pas réserver cela à mes braves gens ? etc., etc., etc." Question de personne, quand il n'y a que le résultat qui compte pour la Patrie. »

Le « Roi Jean », il est vrai, avait une très haute opinion de sa valeur, il était capable de « casser » un général qui n'avait pas suivi ses ordres, tout en reconnaissant les qualités de celui-ci. Le général du Vigier, dans sa prise de Mulhouse, avait pâti de cette désobéissance, ayant

été en pleine bataille « limogé » et proposé comme gouverneur militaire de Strasbourg.

Pourrions-nous croire que ces éléments affectifs aient influencé le général de Lattre au point de refuser une stratégie de libération de l'Alsace qui l'aurait couronné ? Il n'en demeure pas moins vrai que les relations entre l'esprit de « Français Libres » du général commandant la division blindée jusqu'aux sous-officiers et hommes de troupes, à l'égard de l'armée d'Afrique, giraudiste et pétainiste (selon les premiers) étaient franchement mauvaises, frisant même une agressivité certaine.

Le général André Gribus, dans *Une vie d'officier*, l'exprime clairement et avec honnêteté. Il vient de prendre le commandement d'un sous-groupement au sein du Groupement tactique Langlade de la 2^e DB :

« Nous sommes détachés du 15^e CA [US] et dépendons du 2^e CA français, aux ordres du général de Monsabert... Beaucoup penseront que c'est avec satisfaction que nous avons accueilli notre nouvelle affectation. La 2^e DB unité française enfin rattachée à une grande unité française, cela peut passer pour le début de la réorganisation de notre armée. Cela aurait pu être. Cela ne fut pas, et pour bien des raisons. Une conception différente de l'emploi des troupes, chars et infanterie mécanisée notamment, dans des terrains coupés de canaux et inondés par la rupture provoquée des barrages, une progression ralentie par les premiers frimas, une certaine hargne — pourquoi ne pas le dire, une certaine jalousie — entre les chefs responsables français, tout cela détériore un moment le climat de notre division, jusque-là sans nuage...

Alors que nous-mêmes acceptions le combat de nos blindés et de notre infanterie mécanisée dans les situations les plus difficiles et les moins appropriées à leur emploi, nous maugréons cette fois lorsqu'il s'agit de les engager pour conquérir un objectif qui ne nous paraît pas indispensable...

Cet antagonisme absurde entre les vieux "Free French" et les autres subsiste encore, et à un point tel que la 2^e DB n'a jamais accepté de bonne grâce d'être subordonnée au général de Monsabert, encore moins à la 1^{ère} armée du général de Lattre. »

Deux autres éléments d'importance sont à apporter au dossier.

Le général de Lattre avait bien noté l'orientation nord que prenait l'offensive de la 7^e AUS, selon les ordres du général Eisenhower, de sorte que l'espoir d'une manœuvre coordonnée des deux armées du 6^e GAUS du nord et du sud devenait pour l'heure utopique. La 1^{ère} Armée était bien seule devant la 19^e Armée allemande. Aux yeux du général Eisenhower et à ceux des membres du SHAEF [Haut-commandement allié sur le front ouest], le front de l'est demeurait secondaire pour la stratégie d'assaut sur l'Allemagne, axée sur les poussées nord de Montgomery et centrale de Bradley-Patton.

Le général Devers, avait, en cette fin de novembre, l'esprit entièrement occupé par le projet, que partageaient ses généraux de la 7^e Armée, Patch, Haislip et Brooks, de franchir le Rhin et d'entrer en Allemagne.

Prenons garde, aussi, à la situation de subordination du général de Lattre à l'égard de la hiérarchie américaine, celle du 6^e Groupe d'armées et celle du SHAEF, mais aussi de sa subordination à l'égard de la vision politique et stratégique du général de Gaulle.

Pour ce dernier, chef du Gouvernement et chef des Armées, l'opération *Indépendance*, la réduction des poches allemandes résiduelles sur l'Atlantique, était un objectif politique de première grandeur et après de nombreux assauts insistants auprès de lui, le général Eisenhower avait finalement consenti, après une longue réticence à retirer du front une unité entière et une division blindée pour venir en appui aux forces FFI de l'ouest. Finalement, le général Devers, à qui l'on avait confié ce front secondaire, avait opté pour envoyer vers l'ouest la 1^e DFL et plus tard la 5^e DB. L'affaiblissement de l'armée française face à l'ennemi était devenu patent, avec la tenue d'un front de 240 km !

Voilà tracé le panorama des faits au sein desquels le général de Lattre prit sa décision, qui fut donc controversée.

Victoire pour de Lattre, certes, mais partielle. La destruction de la 19^e Armée allemande n'est pas réalisée et l'ennemi tient un large secteur coupant la plaine d'Alsace en deux, des Vosges au Rhin. Une guerre d'usure se dessine, elle sera particulièrement dure et sanglante. On peut refaire l'histoire et gloser à satiété, mettre en exergue avec amertume les victimes subies pour éradiquer la poche de Colmar, les destructions si lourdes de cette région, les villages entiers rayés de la carte ; néanmoins, il a fallu à la fin janvier 1945 qu'un corps d'armée complet américain et une division d'infanterie (21^e CA du général Milburn, et la 75^e DI du général Porter soit 150 000 hommes) appuient les deux corps d'armée français pour venir à bout d'une résistance si déterminée de l'ennemi, après 12 jours de combats acharnés, d'efforts surhumains, d'assauts féroces et souvent héroïques. Ainsi que le soutien d'une artillerie américaine qui ne compta ni ses bouches de feu ni les munitions brûlées pour appuyer l'offensive finale franco-américaine, éradiquant la poche de Colmar, le 9 février 1945. ■

Daniel Froville,

La Défense de Strasbourg, Au cœur de la Campagne d'Alsace Éditions L'Harmattan, octobre 2023



« À nous le souvenir,
à eux l'immortalité »



Le comité du Souvenir Français de la Robertsau est heureux de vous annoncer la publication du document qu'il a réalisé sur « **La vie des Robertsauviens dans les griffes nazies** »

Topographie de la terreur



Sur le site de la Topographie de la Terreur, exposition sur l'année 1933, sur les ruines du QG de la Gestapo © DR

La plupart des crimes nazis ont été préparés et coordonnés à Berlin sur le terrain occupé depuis 1987 par l'exposition « Topographie de la terreur ».

C'est sur le terrain délimité par la *Wilhelmstrasse* et la *Prinz-Albrechtstrasse*, l'actuelle *Niderkirchner-strasse*, que se trouvaient jadis entre 1933 et 1945 le quartier général de la Gestapo (*Geheimes Staatspolizei*, Police secrète d'État), le quartier général de la SS et son service de sûreté (SD), ainsi que l'office central de sécurité du Reich (RSHA, à partir de 1939), c'est-à-dire les bâtiments où furent planifiés la plupart des massacres et des atrocités perpétrés par le régime nazi en Allemagne et dans les pays d'Europe occupés.

C'est ici que travaillent le *Reichsführer SS* Heinrich Himmler, ses principaux collaborateurs (Reinhard Heydrich, Ernst Kaltenbrunner, Werner Brest, Heinrich Müller) et de nombreux autres protagonistes de l'appareil répressif mis en place par la SS et la police nazie pour faire régner la terreur.

L'importance historique des lieux tomba vite dans l'oubli après 1945 et les ruines attestant le passé nazi furent progressivement dynamitées, avant même la

construction du Mur de Berlin en 1961. Ces lieux furent ainsi un parfait exemple de la manière dont la majorité des Allemands entendaient refouler un chapitre honni de leur histoire en se débarrassant de vestiges gênants.

Néanmoins, la valeur historique de ces lieux durablement contaminés par les crimes qui y avaient été programmés finit par resurgir au début des années 1980. Un processus de recherche historique et de confrontation critique avec le passé qui fut à la fois long, difficile et conflictuel, déboucha sur la décision d'établir ici un lieu de mémoire consacré à un chapitre crucial de l'histoire de Berlin et de l'Allemagne.

Un centre de documentation (exposition en plein air) fut ouvert sur place en 1987 afin d'informer le public sur l'histoire du quartier et les crimes planifiés ici par les nazis. Une quinzaine de panneaux donnaient des renseignements d'ordre général sur le site de l'exposition « Topographie de la Terreur », son affectation à l'époque nazie et dans l'après-guerre, ainsi que sur les organismes ayant fait régner la terreur qui y étaient implantés sous le III^e Reich.



Cette structure provisoire devait fonctionner jusqu'en mai 2010, c'est-à-dire durant plus de 20 ans, jusqu'à l'ouverture du Centre de documentation actuel.

Grâce à ce nouveau bâtiment, la Fondation « Topographie de la Terreur » est désormais en mesure de remplir pleinement sa mission : diffuser les informations sur le régime de terreur mis en place par les nazis et inviter le public à réfléchir sur ce chapitre d'Histoire et ses conséquences après 1945.

L'exposition actuelle de « Topographie de la Terreur » vise à présenter de manière adéquate l'histoire attachée à ce lieu authentique situé au cœur de la capitale de l'Allemagne réunifiée. Elle donne des informations essentielles sur les responsables nazis et les crimes qu'ils ont commis, tout en rendant hommage aux victimes de la Gestapo et de la SS en Allemagne et dans les pays d'Europe occupés ?

Aujourd'hui l'exposition s'adresse à un public principalement international, ne disposant que d'une connaissance rudimentaire du sujet et elle souligne la valeur historique particulière de ce « lieu de criminels ».

Exprimons le souhait que tous les efforts réalisés ces dernières années suscitent l'engouement du public à

long terme, et que le succès de cette nouvelle exposition permanente dépasse celui de l'ancienne exposition provisoire « Topographie de la Terreur ».

Je remercie la Fondation « Topographie de la Terreur » pour la documentation envoyée. ■

Jean-Michel Roth,
AFMD 67 et AMAM

Les morceaux choisis de Jean-Claude Ville



© DR

La flamme olympique

L'hymne des Jeux de Grenoble retentit. La capitale alpine connaît ses instants d'apothéose. Devant cette foule énorme qui lui exprime sa reconnaissance, Dame Flamme Olympique ne peut contenir son émotion. Admirative, elle s'est arrêtée de parler. Maintenant qu'elle surplombe les vallées embrumées et qu'elle domine le monde entier, elle sèche ses larmes et s'écrie impressionnée par les réalisations humaines :

« Est-ce possible que la guerre dure encore ? »

Et la présidente des cinq continents poursuit : « Je sonne le rassemblement des peuples, je suis la fraternité des stades, je suis la gloire et la simplicité, je suis l'amour et la tendresse, je suis la paix et l'amitié, je suis la vie et la détresse. Je suis la liberté, je suis la volonté. Je suis l'hôtel de justice. J'accueille toutes les couleurs du monde, tous les caractères du monde. Je récompense les meilleurs. Je console non pas les vaincus parce qu'il n'y a pas de vaincus, je console ceux qui luttent pour devenir les meilleurs. Allègrement, je brûle dans le ciel de France et maintenant tandis qu'un vent

léger vient m'épouser et incline ma flamme de l'autre côté du versant d'Olympe où je naquis, mes pensées vont vers ceux qui ne sont pas là, ceux qui ne peuvent pas partager la joie des ambiances, l'émotion des exploits, ceux qui tremblent de froid, ceux qui dorment dans la boue là-bas près de Saïgon, ceux qui meurent au combat, ceux qui vivent sans vivre et je dis :

« Que les flammes des armes servent d'essence à ma flamme pour que demain les enfants viennent me voir. Disparaissez oiseaux d'acier ou lancez des roses plutôt que de cracher du feu. Les nuages d'or d'Olympe n'acceptent pas les éperviers, ils aiment les colombes et « le rire heureux des tourterelles ». Navires de Suez apprenez à vous rapprocher puis embrassez-vous à jamais sur les flots que ma flamme fera scintiller et je viendrai boire avec vous l'eau claire de la raison. Ma Grèce, mon pays, je ne t'abandonne pas tu sais, je suis toujours avec toi. »

Maintenant je regarde vers l'Occident et je dis : « Que ma lumière éclaire l'obscur Maison Blanche et l'Atlantique redeviendra la route de la liberté. Non, quartier d'Harlem tu n'es pas seul, ma flamme signifie espoir. »

Et toi ma chère Afrique, quand me recevras-tu ? Je te dis que l'avenir t'appartient. Tu as déjà des personnages sur la scène sportive. Ils ont de redoutables rivaux aujourd'hui. Demain le Tiers-Monde montera sur le podium parce qu'il triomphera sur les pistes et au grand soleil qui viendra la vérité éclatera. ■

de Jean-Claude Ville,

(Texte de 1968... mais toujours d'actualité !)

Directeur de la publication : Jean-Marie Esch.

Coordination : Claude Mitschi, Marcel Spisser, Philippe Schuhler et Gérard Zippert.

Rédaction : Marie-Claire Allorent, Pierre Bouthier, Patricia Colomb, Jean-Marie Esch, David Frouille, Igor Futterer, Bernard Jacqué, Denis Jung, Arlette Hasselbach, Odile Kammerer, Marie José Masconi, Falestin Naili, Josiane, Nadine et Perrine Olff, Arnaud Paclot, Delphine Pellenard, Pascal Perca, Jean-Marie Roth, Jean-Claude Ville, Marie-Claire Vitoux et Bruno Vouters.

Réalisation : CANDID

Impression : Gyss / Photos : D.R.

Dépôt légal : avril 2024
N° ISSN 2678-0119

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM

Président Jean-Marie Esch

Trésorier Philippe Schuhler

amam.schirmeck@laposte.net

www.memorial-alsace-moselle.com

L'AMAM est soutenue par :



et les 260 communes adhérentes

Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhère à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à :
Jean-Marie Esch / 37, rue Du Bellay / 67200 Strasbourg / esch.jean-marie@orange.fr

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP VILLE

TÉL..... EMAIL.....

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques

20€ pour les établissements scolaires

30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants

60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1 000 habitants

100€ pour les communes et les communautés de communes de 1 001 à 5 000 habitants

200€ pour les communes et les communautés de communes de 5 001 à 10 000 habitants

300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10 000 habitants